02-12-24 BNF DLP 670

N° 332 – décembre 2024 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

UN TOIT POUR TOUS ?
TOUJOURS DANS L'IMPASSE

► P. 2 À 4



Luca Lomazzi - Joséphine Brueder / Ville de Paris

SPORT ET BIEN-ÊTRE

UNE SALLE ITINÉRANTE PAR ET POUR LES FEMMES

► P.8

HISTOIRE

La brasserie, une invention signée Dupont

► P.16

Notre sélection des marchés de Noël

► P.10

LES STATUES DES JO À LA CHAPELLE

DIX FEMMES REMARQUABLES

► P.6



9 771259 903008

CULTURE

ALICE GUY, PIONNIÈRE DU CINÉMA

► P.20

CHANT, DANSE, THÉÂTRE

LE CONSERVATOIRE HORS LES MURS

► P.19

Dr Fol 80 32713

FEMMES ET ENFANTS SANS-ABRI
VERS UN ACCUEIL PÉRENNE ?

Sur la façade du lycée Suzanne Valadon, fermé par la région, apparemment rien ne semble avoir changé. Pourtant, depuis un an, ce centre d'hébergement d'urgence accueille des familles, souvent des femmes seules avec enfants qui vivaient dans la rue.


Situé à 200 m de la place Jules-Joffrin, le lycée Suzanne Valadon est fermé depuis la rentrée 2023.

On se souvient qu'à la fin de l'année 2022 un collectif composé de parents d'élèves, de professeurs, d'assistantes sociales et de gens de bonne volonté ont fondé Une école un toit Paris 18e. *« Quand le 115 ne répond pas et que le nombre de familles à la rue avec des enfants scolarisés augmente, il faut faire quelque chose »*, résume Carole, une des cofondatrices de l'association. Plusieurs familles ont alors été logées dans les écoles de manière informelle et d'autres ont été *« parfois accueillies sur un coin de canapé de manière provisoire chez des parents »*. En novembre 2023, à la suite d'un rassemblement devant la mairie, la région a accepté sous la pression de la mairie du 18e de mettre à l'abri des familles en privilégiant celles, nombreuses, qui étaient hébergées dans les écoles de notre arrondissement *(voir notre numéro 321)*.

Ensemble sous un toit

Est-ce la solution ? Plutôt une des solutions pour le collectif qui constate qu'on *« se retrouve contraint de prioriser la misère et de faire des choix »*, même s'il souligne l'engagement du maire du 18e et de Pierre-Yvain Arnaud, maire-adjoint *« qui se bat pied à pied aux côtés du collectif »*.

Samira, la cheffe de service, présente le centre de la rue Ferdinand Flocon – géré par Emmaüs solidarité – comme un sas et un tremplin. Néanmoins, elle s'interroge : *« 121 personnes sont sorties, soient 32 familles, mais cela ne règle en rien la question de l'hébergement d'urgence, toujours renouvelée. En ce moment, 74 enfants sont accueillis, en famille »*. Parfois, cela peut créer des tensions si on s'interroge sur *« qui sort et après combien de temps »*.


Samira, cheffe de service au centre Suzanne Valadon.

Thierry Nectoux X3


▲Khadija, une des mamans accueillies au sein du centre d'hébergement d'urgence situé rue Ferdinand Flocon.

Les critères sont nombreux, comme les demandeurs, aux parcours tous difficiles et tous différents. À l'heure actuelle, 18 familles qui étaient accueillies dès l'ouverture sont encore là et ne souhaitent pas y passer un deuxième Noël. En attente d'un dispositif adapté, elles sont censées rester peu de temps. En attendant, le centre propose un accompagnement global aux 120 personnes accueillies grâce à trois travailleurs sociaux, une animatrice et six auxiliaires socio-éducatifs qui se relaient auprès des familles.

Comme le dit Khadija*, hébergée depuis six mois au lycée Valadon avec ses trois jeunes enfants, dont un lourdement handicapé : *« ce n'est pas parfait mais au moins mes enfants ne sont pas séparés, on est ensemble tous les quatre et à l'abri »*. Leur chambre est une ancienne classe aménagée avec des paravents aux cloisons fines, où deux ou trois familles sont logées. Un lieu où le bruit et une certaine promiscuité peuvent laisser transparaître parfois *« une intolérance culturelle entre les personnes »* venues de divers horizons.

Par exemple autour des repas, servis deux fois par jour par l'association Label Gamelle et qui sont les mêmes pour toutes et tous. Les associations qui offrent ce service comme Quartier libre *(voir notre numéro 330)* sont d'autant plus appréciées, d'autant que *« le quotidien est compliqué »* concède Khadija, qui a subi de graves violences de la part de son mari et qui est venue en France pour faire soigner son enfant. *« Mais les enfants sont contents d'être scolarisés ici*, avoue-t-elle. *Ils me donnent du courage »*. En effet, ce sont souvent les enfants qui motivent leur mère dans l'espoir d'une meilleure vie et qui les aident à chasser les idées noires.

> « Ce n'est pas parfait mais au moins mes enfants ne sont pas séparés, on est ensemble tous les quatre et à l'abri. »

Les limites du système

Dans le centre règne le calme, une organisation rodée et une prise en charge permettent aussi de proposer des activités pour les enfants et pour les mamans. *« Ce qui compte*, explique Samira, *c'est de passer de la survie au soin, notamment envers les enfants, à travers l'éducation par le sport et pour les mamans avec des ateliers d'esthétique, de la gym douce, des sorties »*. La question de la santé est bien sûr centrale, avec une attention à l'hygiène, à l'environnement et au suivi de l'école, avec des conseils de vie sociale délivrés à la fois pour les enfants et pour les parents. À la différence d'autres lieux, ici, de nombreux riverains, commerçants ou habitants se déclarent satisfaits de cette implantation et apportent de l'aide en nature.

Alors, un an après l'ouverture de ce lycée, malgré l'importance du tissu associatif, l'implication de la Mairie et l'engagement de l'équipe du centre Emmaüs solidarité qui s'emploie *« à préparer pour après »*, la situation reste difficile. L'hiver est là et l'association Jamais sans toit fait remarquer que sur les cinq lycées annoncés par la région dans Paris seuls trois ont été réellement transformés en centres d'hébergement et que *« ce sont les citoyens qui pallient les carences de l'État. On arrive au bout du système. »* ●

DANIELLE FOURNIER

* Le prénom a été modifié afin de respecter l'anonymat de l'intéressée.


Oriane Sebillotte, 2024. Campement du « jardin partagé » sous le métro aérien dans le quartier de La Chapelle, décembre 2022

INTERDICTION DE CAMPER

Alors que les Jeux sont derrière nous et que l'hiver approche, les tentes et les campements de fortune refont peu à peu surface, même si les interventions policières et les envois en région se poursuivent.

Presqu'un an après avoir alerté sur le nettoyage social en vue des Jeux olympiques et paralympiques *(voir notre n° 322)*, Le Revers de la médaille a établi un second bilan à la suite d'observations effectuées entre fin mai et fin septembre 2024. Selon le collectif, outre le fait que les places d'hébergement d'urgence créées pour l'occasion n'étaient pas suffisantes et souvent *« déployées dans des logiques utilitaristes (…) les rues de Paris ont été vidées des personnes en grande précarité. »*

Le 18e n'y a pas échappé puisqu'il était terre d'accueil d'un site olympique : l'Arena de la porte de La Chapelle. Dans le quartier, les expulsions ont débuté dès novembre 2019, quand les campements autour de la porte ont été expulsés et les réinstallations empêchées. En 2022, au moins trois expulsions ont eu lieu sous le métro aérien entre La Chapelle et Stalingrad. Le 27 octobre, cela concerne 635 personnes, le 17 novembre : 956 et le 16 décembre : 771. Puis à partir de 2023, à la veille des Jeux, les forces de l'ordre ont fait place nette. *« À La Chapelle, contrairement à d'autres campements, depuis 2023, la police intervient dès qu'une tente est déployée, à part à des micro-moments*, explique Oriane Sebillotte, doctorante en géographie à l'EHESS. *Il y a même eu une période durant laquelle les personnes se faisaient réveiller tous les matins entre 5 h et 7 h par la police nationale ou municipale qui leur disait de partir. Ils partaient pour la journée et revenaient la nuit, toujours sans pouvoir déployer de tente. Résultat, ils étaient beaucoup moins visibles dans le quartier alors qu'ils étaient bien là pour dormir. »*

Parmi eux, des exilés, des familles, ou des mineurs, mais aussi des travailleuses du sexe, comme celles de l'avenue de la porte des Poissonniers, qui ont signalé avoir reçu moultes amendes pour stationnement gênant, *« allant jusqu'à huit contraventions pour l'une d'entre elles »*.

Où sont les gens ?

Aujourd'hui, alors que les JOP sont derrière nous, les interventions policières se poursuivent. Selon Oriane Sebillotte qui enquête depuis des années sur les campements de migrants à Paris, *« quelques tentes ont été installées ces dernières semaines au skatepark de La Chapelle avant d'être enlevées dans la journée. »* D'autres, une petite vingtaine, installées rue Jean Cocteau, sont réapparues quelques jours après le départ des pompiers et des CRS qui stationnaient là pendant la compétition. Malgré ça, il semblerait que le nombre de remises à la rue post-JOP ne soit pas si important que ça pour l'instant. *« La question c'est : où sont les gens ?* se demande Oriane Sebillotte. *Car il y a de nouvelles arrivées, c'est sûr mais il y a beaucoup moins de monde que ces dernières années. On a l'impression que les remises à la rue se font plus graduellement, ce qui rend plus compliqué de savoir qui vient d'arriver, qui a été remis à la rue, et ce que ça représente en nombre de personnes »*.

Quoiqu'il en soit, alors que l'hiver arrive, le nombre de personnes dans nos rues sera encore bien trop important. Ce qui désole une de nos lectrices, Michèle Fong, qui nous a écrit, peinée d'observer le triste sort qui leur est réservé : *« 4 novembre 2024, rue Maxime Lisbonne. En haut de la pente pavée, trois policiers, un karcher. Il y a des tags à nettoyer. La petite tente de couleur neutre, a disparu. De sous le porche, il faut préciser. Un peu plus bas, une femme, juste un peu corpulente, entre deux âges, se tient debout, tournant le dos. Elle tient sous son bras un gros bloc de mousse, de la taille d'un matelas, un tissu bleu étoilé, un sac. Elle est immobile, l'air pensif. Je passe. Je comprends ce qui se passe, ou plutôt, je ne le comprends pas. À ce moment-là, elle fait volte-face, gravit la pente d'un pas décidé, avec son matelas sous le bras, laissant tomber son tissu. Le lendemain, je la retrouve à l'endroit même d'où elle s'était retournée, allongée sur son matelas, avec son tissu bleu étoilé. Pas de trêve hivernale pour les SDF ? »* ●

MAXIME RENAUDET

DES DUVETS SOLIDAIRES

Du 16 au 21 décembre, Les Robins des rues et les Dés Calés proposent un menu solidaire pour venir en aide aux sans-abri.

Comme tous les ans, les restaurants Aux Dés Calés proposent avant Noël des repas solidaires, dont la moitié de la recette est reversée à l'association Les Robins des rues, afin d'acheter des sacs de couchage pour les personnes qui vivent dans les rues des 17e, 18e et 19e arrondissements. Une initiative à l'origine de Yasmine, compagne de Ludovic Chapelin, patron des lieux *(voir notre n°330)*. Elle avait participé aux maraudes avec l'association mais n'ayant plus le temps, elle a cherché ce qu'ils pouvaient faire, en tant que restaurateurs, pour aider les bénévoles sur le terrain.

Ils se sont donc mis naturellement en contact avec Les Robins de rues, dont l'activité principale est la maraude, effectuée tous les soirs de la semaine. Avec un axe particulier : développer des liens pérennes et durables afin de retrouver d'une semaine à l'autre les mêmes personnes, souvent isolées.

Une association sans subvention

Prenant le temps de la conversation, Les Robins des rues – qui font partie du collectif Le Revers de la médaille – ont le désir d'une relation réciproque, d'égal à égal. Ils apportent café, thé, mais aussi ce qu'ils ont eux-mêmes cuisinés, comme à la ressourcerie Le Poulpe, où ils sont hébergés depuis octobre 2023. Ils militent aussi pour la défense des droits des sans-abris, rappellent par des affichages la loi, par exemple, l'interdiction de détruire des tentes, considérées comme des habitats. Il leur arrive aussi de saisir la défenseuse des droits de l'Homme et ils organisent tous les ans une journée conviviale à la mer. Mais avec l'arrivée de l'hiver « tueur de pauvres gens », comme le disait Jean Richepin dans *La Chanson des gueux,* les nécessités se font autres. D'autant plus que l'association a fait le choix de ne solliciter aucune subvention. C'est pourquoi, du lundi 16 au lundi 21 décembre, les deux restaurants Aux Dés Calés (17e et 18e) leur viennent en aide en proposant un menu solidaire à 25 €*. L'an passé, c'est près de 1 000 € qui ont pu être ainsi collectés pour venir en aide aux sans-abri. ●

DOMINIQUE ANDREANI

* Entrées (harengs marinés, ou soupe à l'oignon), plats (gratin de *penne*, épinards, comté ou hachis parmentier), desserts (pain perdu au caramel beurre salé ou mousse au chocolat).

RAPPORT DE L'APUR : UN BÂTI ENCORE ABÎMÉ

L'année 2024 n'aura pas dérogé à la règle : notre territoire reste leader au classement des arrondissements parisiens comportant le plus de bâtiments fragilisés.

Cette année, à Paris, 230 immeubles fragilisés, pour 6 832 logements, ont été repérés par l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur) dans son rapport sur la prévention de la dégradation du bâti à Paris. Dans le 18e, l'étude en recense 51, soit 22 %. Ce qui en fait de nouveau le plus mauvais élève de la capitale même si le rapport de 2022 en recensait 62. « *Comme dans tout le nord de Paris, le 18e cumule deux facteurs : une population composée souvent de ménages modestes et des bâtis plus fragiles que dans le reste de la capitale* », résume Stéphanie Jankel, directrice d'étude à l'Apur.

Le rapport montre également que la majorité des bâtiments repérés sur notre territoire se situent dans les secteurs Goutte d'Or-Château-Rouge (18 au total) et Marx Dormoy (11).

En parallèle, n'oublions pas que dans notre arrondissement, il y a historiquement des carrières, un sol moins stable et que les immeubles sont faubouriens et non haussmanniens. Ces derniers ont bien souvent été construits avec des matériaux d'une meilleure qualité et plus durables, alors que les premiers sont « *faits de matériaux moins nobles* ». Malgré tout, il semble que les ménages modestes soient plus enclins à repousser les travaux, notamment pour une question financière, tandis que les propriétaires portent moins attention à la qualité des logements puisque « *n'importe quel logement trouve preneur à Paris* ». Sans oublier que les logements sont fréquemment suroccupés.

Douze indicateurs de risques

Pour prévenir l'insalubrité des bâtiments d'habitat privé, la Ville de Paris a recours à l'Atelier parisien d'urbanisme qui lui permet d'évaluer la situation avant d'essayer d'enjoindre les copropriétés, syndics ou propriétaires à effectuer les travaux requis avant que la situation ne s'aggrave et engendre la dépossession de la totalité des logements, le non-maintien des locataires dans leur logement, voire la destruction de la construction.

L'analyse, basée sur des statistiques, ne s'appuie à priori pas sur une analyse technique in situ. Elle prend en compte douze indicateurs pour noter les bâtiments et évaluer les risques de dégradations : factures d'eau impayées, dettes des copropriétés, anciens hôtels meublés, bâtiments présentant un grand nombre de logements vacants ou de demandeurs de logements sociaux, interventions des sapeurs-pompiers, risque saturnin ou présence de termites, etc...

Ces indicateurs permettent d'établir chaque année une liste d'immeubles présentant des facteurs de fragilité, liste dont le service technique de l'habitat de la Ville de Paris prend connaissance afin d'effectuer un suivi et lancer les procédures adéquates.

Sur les 264 immeubles identifiés en 2022, des procédures ont été engagées et des signalements faits sur 39 immeubles. Notamment, une surveillance mise en place pour 20 immeubles présentant des signes de dégradation et une expertise sanitaire en lien avec l'ARS pour cinq immeubles.

Un programme de travaux lourds dans le cadre de l'opération de l'amélioration de l'habitat dégradé devait être mis en place pour six d'entre eux mais aucune procédure d'acquisition publique n'a été envisagée pour un immeuble identifié en 2022. ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, Dominique Delpirou, Béatrice Dunner, Yvain Dussenel, William Even, Marie-Odile Fargier, Danielle Fournier, Charlotte Grimont, Sonia Imbert, Annie Katz, Laurent Laborie, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Pierre A.Paugy, Maxime Renaudet, Fantah Touré.

Photographies et illustrations
Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture
Élise Coupas, Annie Katz, Maxime Renaudet, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente,
Annie Katz, vice-présidente,
Catherine Masson, trésorière
Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique
Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 04 JANVIER

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

LA PREMIÈRE SALLE MOBILE DE SPORT OUVERTE AUX FEMMES

Rue Affre est installé depuis peu un « fit truck », une salle de sport mobile destinée aux femmes. Sa fondatrice, Assitan Keita, raconte cette belle aventure made in Goutte d'Or.



La flotte de l'association Motivea a pris son envol.

Maxime Renaudet

Il est maintenant admis par tous que l'exercice physique est essentiel pour garder la forme et se sentir bien dans sa peau. Tout le monde est appelé à se bouger. Sauf qu'entre l'injonction et la mise en œuvre, il y a souvent un fossé que certains tentent de combler.

C'est le cas d'une jeune trentenaire, Assitan Keita qui est née et a grandi à la Goutte d'Or, où elle a trop souvent vu les mamans du quartier, incapables de s'autoriser, dans un emploi du temps très chargé, le moindre moment à elles pour faire un peu de sport. Alors, avec des copines du quartier, elle a créé l'association Motivea qui, selon les mots de sa fondatrice, vise à « *faciliter l'accès au sport pour les femmes* ». Mais comment cette idée a-t-elle émergé ? D'abord de l'expérience d'Assitan qui explique la genèse de ce projet : « *Quand j'étais à l'école primaire de la rue Richomme, j'ai découvert le basket grâce à la visite d'un coach du Paris basket 18. Cela m'a permis d'intégrer la section sport-études au collège Gérard-Philipe.* »

Place aux mamans

À côté du sport qui lui a donné « *un cadre et une discipline* », Assitan est attirée par deux autres univers : l'architecture et, grâce à une intervenante très appréciée au collège, l'animation. « *J'ai toujours voulu concilier ces trois objectifs* », résume celle qui a s'est formée en alternance dans une agence d'architecture spécialisée dans le design intérieur. Mais toujours attachée à garder un pied dans le social, elle obtient le brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport (BPJEPS).

> « Pendant ces années, nous avons accompagné environ 300 foyers, certaines femmes faisant jusqu'à 45 km pour participer. »

Assitan construit son projet sur une « *révolte* ». « *Dans le quartier de la Goutte d'Or, il n'existait pas de structure sportive adaptée aux femmes, notamment avec des solutions de garde pour les enfants.*, explique-t-elle. *De plus, dans l'inconscient collectif, une mère a peu de temps pour elle et ne va pas, à priori, pratiquer un sport.* » En témoigne l'histoire de sa propre mère qui « *s'est oubliée pour ses enfants.* » Pour mieux mesurer ce besoin sportif, un questionnaire a été proposé dans le quartier et à l'extérieur. Trois cents réponses ont été recueillies. Massivement, les femmes regrettent qu'il n'y ait pas un lieu qui leur soit adapté, couplé avec une solution de garde des enfants. Le manque de logistique et les problèmes financiers sont également cités comme des obstacles à la pratique sportive.

Le sport mobile

Sur ces bases, en 2015, cinq copines du quartier, emmenées par Assitan, créent Motivea. Très vite, l'association propose aux femmes de la Goutte d'Or diverses activités comme le foot, le basket, la boxe ou le fitness. Le projet se construit avec beaucoup d'enthousiasme et peu de moyens (tout le monde est bénévole). « *Pendant ces années, nous avons accompagné environ 300 foyers, certaines femmes parcourant jusqu'à 45 km pour participer* », raconte Assitan. Les débuts concluants donnent des ailes à Motivea, avec l'envie d'aller vers les personnes ciblées. Mais pour ça, il faut se déplacer.

Grâce au budget participatif, la structure obtient un financement important permettant d'acheter un camion d'une surface de 15 m². A l'intérieur, cinq personnes peuvent être accueillies pour une séance de sport. Ce « fit truck » est accompagné d'un autre petit camion destiné à la prise en charge des enfants pendant que les mamans font du sport. S'ajoutent dans la flotte deux camions chargés de tracter les deux trucks. « *Depuis juillet dernier, nous disposons de la première salle de sport mobile, ouverte aux femmes de 18 à 70 ans. Pour l'instant, nous intervenons dans trois quartiers du 18e : Goutte d'Or, Marx Dormoy et La Chapelle. Bientôt, nous irons à la porte de Montmartre. Nous ciblons les bailleurs sociaux, les collectivités et les entreprises.* »

Dans l'immédiat, le fit truck est installé pendant trois mois rue Affre, sur le terre-plein en face de l'église et propose une ouverture quatre à six fois par semaine. À terme, la montée en puissance des financements devrait permettre d'emménager dans un local et de sortir du tout-bénévolat.

En attendant, quand elle mesure le chemin parcouru depuis qu'elle a découvert le basket à l'école Richomme, Assitan est reconnaissante : « *Il y a beaucoup d'amour à la Goutte d'Or. Sans les responsables associatifs qui m'ont aidée, je n'y serais pas arrivée.* » ● NOËL BOUTTIER

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 9 DÉCEMBRE
En mairie à 18 h 30

CONSEILS DE QUARTIER

MARDI 3 DÉCEMBRE
Montmartre, école au 62 rue Lepic, 18 h 30

MERCREDI 4 DÉCEMBRE
Grandes Carrières – Clichy, hôpital Bretonneau, 18 h 30

JUSQU'AU 21 DECEMBRE
Fabuleuses
Pièces proposées par le théâtre La Reine blanche sur des destins de femmes. *Prix No'Bell*, sur Jocelyne Bell, la vraie découvreuse des pulsars. *Exil intérieur, le parcours de Lise Meitner*, co-découvreuse de la fission nucléaire. D'autres spectacles sur le site reineblanche.com 2bis passage Ruelle.

DIMANCHE 1ER DECEMBRE
Voyage musical italien
Chants populaires d'Italie par le choeur À tout bout de chant et la compagnie Premier baiser, église Saint-Denys de la Chapelle, rue Marx Dormoy, 18 h.

LES 2 ET 13 DECEMBRE
Joie
On danse dans la légèreté d'une expérience collective, les deux jours à 18 h à la Maison de la conversation, 10-12 rue Maurice Grimaud. Inscriptions au 07 80 38 52 13.

MERCREDI 4 DECEMBRE
ICI
Visite de l'exposition *L'esprit du geste* de l'Institut des cultures d'islam qui réunit des œuvres de multiples cultures. Organisée à 14 h par l'Espace Canopy. Inscriptions sur espacecanopy@gmail.com

Table ouverte
L'association solidaire qui porte le restaurant de l'ICI accueille ses clients dans sa nouvelle installation au 19 rue Léon.

Rue aux enfants
Avec Home sweet mômes, activités et goûter l'après-midi, rue Charles Hermite.

Façon de voir
Rendre accessible à tous la complexité de la pensée, avec David Le Breton, à la Maison de la conversation 19 h 30 sur inscription.

DES FEMMES EN OR RUE DE LA CHAPELLE

Pour l'ouverture des Jeux olympiques, dix sculptures monumentales et dorées ont émergé de grands socles installés dans la Seine. Elles vont maintenant prendre pied dans le 18e.

Vendredi 26 juillet, elles ont surgi une à une de la Seine pendant la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, tout près de l'Assemblée nationale, lors du tableau intitulé « Sororité ».

Ces dix femmes en or de quatre mètres de haut sont des personnalités féminines issues du monde des lettres, du sport, de la politique et des arts : Simone de Beauvoir, Olympe de Gouges, Simone Veil, Alice Milliat, Gisèle Halimi, Paulette Nardal, Jeanne Barret, Christine de Pizan, Alice Guy et Louise Michel.

À l'issue de la cérémonie d'ouverture, Anne Hidalgo a eu l'idée de les installer dans Paris et le maire du 18e, Éric Lejoindre, aussitôt contacté, a accepté. Pour toutes les accueillir, il a proposé la rue de La Chapelle, « *un endroit symbole de l'héritage des JO pour créer le premier lieu en France où il y aura des statues de femmes regroupées* ». Le mot est important car, dit-il, « *rares sont les figures féminines dans l'espace public* (si on excepte la Madone et Jeanne d'Arc, NDLR) *et encore plus rare, voire unique au monde, le fait d'en avoir dix d'un coup* ».

Alignées ou en arc de cercle ?

L'image a fait le tour du monde, alors maintenant on ne peut les renvoyer à l'oubli. Le maire s'enthousiasme sur ce projet !

Plusieurs scénarios sont à l'étude pour leur installation : rue de La Chapelle entre le métro et le rond-point ou bien en arc de cercle autour du rond-point ? En tout cas, le maire souhaite les exposer « *aux yeux de toutes et tous, habitants et touristes* », dans un projet qui n'est « *pas un parcours mais un ensemble inscrit dans la dynamique de la Porte de La Chapelle, avec ce geste symbolique, culturel et civique, très fort* ». Une date est même annoncée : 2025 ! En attendant l'installation de ces dix statues, déjà tant attendue, « *la question technique est résolue* ». Fabriquées sur une armature métallique, ces sculptures en résine polymère durcie avec de la fibre de verre ont été conçues par Paname 2024 et imprimées en 3D par CMDS Factory, dans le Pas-de-Calais, en collaboration avec l'entreprise Marie 3D à Sartrouville dans les Yvelines.

Pour les exposer, reste à régler la question de la disposition, de leur regard, et celle des socles. Dorés eux aussi ? ●

DANIELLE FOURNIER



Joséphine Brueder / Ville de Paris

▲ Alice Milliat, Gisèle Halimi et Louise Michel seront bientôt réunies dans le 18e.

Bénéficiez de 10% de réduction*

CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES
vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

Aux portes du 18e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint imprimerie offset et numérique

imprimerie baron & fils

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossier de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

COMPARUTION IMMÉDIATE

« Je préfère garder le silence »

De multiples infractions routières amènent Othman devant la 23e chambre du tribunal correctionnel de Paris.

Othman* a été interpelé une nuit d'octobre. Pris en chasse par une patrouille de police sur le périph pour sa conduite à risque, le trentenaire avait fini par percuter un terre-plein en sortant direction Saint-Denis. Comme son passager, il était alcoolisé. Une bouteille de vodka gisait sur le plancher. Et un contrat de location à son nom a été retrouvé dans la voiture. L'affaire semble pliée. Mais Othman conteste le rôle de conducteur. Au poste, il a rapporté la présence d'un troisième acolyte, Mamadou. Celui-ci, quittant le volant, aurait fui à pied après l'accident. *« Vous maintenez cette position ? »*, interroge le président. *« Je préfère garder le silence »*, renvoie le prévenu. C'est son droit. À son casier judiciaire, déjà huit condamnations : infractions à la législation des stupéfiants, vol aggravé, rébellion, outrages, menace de crime... *« Aucune infraction routière »*, souligne son avocate. *« Mais c'est évident qu'il n'y avait personne d'autre, lance le procureur, les policiers étaient quasiment au contact du véhicule jusqu'à l'impact. »* Précision dans le procès verbal d'interpellation : Othman a été trouvé assis entre les sièges avant du véhicule. Les agents ont noté aussi la présence d'une poudre blanche sur son bras gauche. Pas du stup, non. Plutôt une substance provenant de l'airbag déployé. Forcée de suivre son client, l'avocate se lève. Elle note bien au passage que le passager et le conducteur ne sont pas d'accord sur le moment et le lieu où ce troisième quidam serait apparu dans le véhicule. *« L'un dit qu'ils l'ont récupéré à Garches, l'autre sur les Champs. »* Quand même quelques kilomètres de distance. *« Mais tous deux ont décrit leurs liens avec Mamadou. »* Preuve donc que l'homme existe ? *« De plus*, note-t-elle, *si les policiers avaient toujours eu le véhicule en visuel, comment Monsieur aurait-il eu le temps de passer sur le siège passager et son passager de s'installer à l'arrière où on l'a retrouvé. »* Peut-être s'y trouvait-il déjà ? Les tentatives d'instiller le doute se poursuivent : *« Lequel des airbags du véhicule s'est-il précisément déclenché ? Les traces blanches ont-elles été analysées ? Auraient-elles pu être projetées à travers l'habitacle ? Pourquoi le prévenu ne présente-t-il aucune trace caractéristique des brûlures que peut infliger un airbag ? »* Autant d'arguments ne réussissent pas à convaincre. Othman est condamné selon les réquisitions du procureur a dix mois de prison ferme. Et à l'annulation de son permis de conduire. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

LE CAUCHEMAR DU CINÉMA FRANÇAIS

Deux jeunes cinéastes talentueux se lancent dans le 7e art avec un objectif : braquer le cinéma français.

Le 8 novembre dernier, la rue Christine (5e) bruissait d'une atmosphère toute particulière. C'était l'avant-première, au Christine cinéma club, du dernier opus du Cauchemar du cinéma français : un court métrage intitulé *Les Années 47*.

Inspiré d'un titre du rappeur Rohff, le Cauchemar du cinéma français est un duo de jeunes passionnés de cinéma, Bilal et Frankie B., tous deux natifs et résidents du 18e. Leur rencontre remonte au collège avant, il y a quatre ans, qu'ils se découvrent deux passions communes : le cinéma et leur quartier. *« On est assez patriotes »*, affirme Frankie B. en parlant du lieu où ils ont grandi, lui qui a commencé à écrire des scénarios *« Les Chroniques du 18 »*. Bilal lui est plutôt acteur : il suit des cours de théâtre au conservatoire du 18e et dans une école atypique, Lafabrik Origin, à La Courneuve. Frankie B., c'est un peu l'intellectuel, celui qui dévore *Les Cahiers du cinéma*, visionne des heures de films cultes et produit sur YouTube des séquences où il développe quelques-unes de ses théories concernant le 7e art.



Romane Marsault

« On va devenir incontournables »

À l'occasion de l'avant-première de leur court métrage à sketchs, nombre d'amis de nos deux cinéastes avaient envahi la rue, formant une foule jeune, joyeuse, créative et multiculturelle. Le film, réalisé sur leurs deniers personnels grâce à des boulots alimentaires, évoque les déboires d'un jeune cinéaste et les questions que nos deux enthousiastes se posent sur le cinéma. Les plans sont très réfléchis, les dialogues très drôles ou émouvants et l'image sophistiquée. *« Quand j'écris, c'est comme si je composais une musique »* explique d'ailleurs Frankie B qui a présenté le film cagoulé, affirmant l'intention du duo de *« braquer le cinéma français »*. Traduction : y trouver leur place, leur langage et en vivre, *« on va devenir incontournables »* affirme Bilal en souriant. Il serait peut-être temps, en effet, de donner sa chance à une nouvelle génération de cinéastes, pas nécessairement issus du sérail. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Révolutions
Conférence et débat : la révolution, une affaire de famille ? Animée par Carole Christen, avec Virginie Linhart et Delphine Diaz, salle des fêtes de la mairie, 18 h 30.

JEUDI 5 DECEMBRE

Algérie
Première partie d'un atelier sur la guerre d'indépendance de l'Algérie de 1954 à 1962. À 14 h 30 à l'Espace Canopy, 19 rue Pajol. Inscriptions sur espacecanopy@gmail.com

Anatole France
Conférence sur l'écrivain avec Henriette Charak, autrice de sa biographie. Extraits de ses œuvres lues par le comédien Bernard Metraux. De 19 h à 21 h à la Villa des créateurs, 9 rue Ganneron.

SAMEDI 7 DECEMBRE

Deux orchestres
Répétition ouverte au public de deux orchestres étudiants pour un concert commun, celui de Sorbonne Université et celui de l'université de Brême. À 11 h 30 dans le grand auditorium du centre Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit sur inscription : cosu.sorbonne-universite.fr

Aménagement
Réunion de lancement de la concertation sur le quartier Gley-Championnet à l'Urban lab, 48 rue René Clair, 10 h.

20 ans !
Fiesta d'anniversaire au Rideau rouge, à partir de 20 h, 42 rue de Torcy.

DIMANCHE 8 DECEMBRE

Concert de Noël
Répertoire autour de Noël proposé par l'association La Touche enchantée : chants sacrés (Mathias Manya et Veronica Antonelli), carnatiques et gospels (Uma N. Rao), chansons françaises et serbes (Loran Prokopic du Lapin agile). À 17 h dans la crypte Martyrium Saint-Denis, 11 rue Yvonne Le Tac, 15 €, réservation conseillée info@singingmontmartre.paris

MARDI 10 DECEMBRE

Aidants
Forum organisé par le régime de retraite AGIRC-ARRCO sur les aides possibles : répit, entraide, soutien, prévention... avec mini-conférences et ateliers (méditation, auto-hypnose et massage). À 14 h théâtre sur l'isolement et l'équilibre familial avec À bout de bras. En mairie de 9 h 30 à 17 h 30.

LE RED STAR NAVIGUE ENCORE À VUE

Alors que les mois de décembre et janvier seront cruciaux sur le plan sportif, le club audonien est à nouveau en vente et la reconstruction de son stade à l'arrêt.

Un peu plus de cinq mois après leur retour en Ligue 2 et une huitième défaite cette saison le 22 novembre à Pau (4-1), le Red Star est avant-dernier au classement. Mais l'équipe de Grégory Poirier reste quand même dans la course pour se maintenir parmi les seize meilleures équipes. Elle le doit, notamment, au milieu de l'automne, à deux victoires de suite en championnat.

Mais en novembre, l'Étoile rouge est retombée dans ses travers en encaissant trois buts contre...Troyes, lors d'une rencontre qui a été interrompue vingt minutes après que les membres de la tribune Rino della Negra ont lancé des balles de tennis sur la pelouse afin de manifester contre la programmation des matchs les soirs de semaine. Un geste qui a aussi été vu dans d'autres stades de l'Hexagone, mais dont le sens originel remonte à 1998, quand les supporters d'une équipe anglaise ont protesté contre leur président, un ancien joueur de tennis qu'ils accusaient de détournement de fonds. En parlant d'argent, en coulisses, la situation du club est nettement plus alarmante même si le gendarme financier du football français a annoncé le 15 novembre que le club du président, Patrice Haddad avait réussi son audition de mi-saison et fait valider son budget.

Propriétaire en faillite, stade à l'arrêt

Depuis début octobre, des médias américains annoncent que Steve Pagliuca, cogérant d'une écurie de basket-ball aux États-Unis et d'un club de football en Italie, pourrait racheter le club audonien à la suite de la faillite du fonds d'investissement 777 Capital Partners, propriétaire du Red Star depuis 2022.

En parallèle, les Nantais de Réalités, propriétaires du stade, ont voulu céder leur bébé à un groupe américain d'investissement immobilier, avant de mettre fin aux négociations. Pour l'heure, alors que la Mairie de Saint-Ouen à réuni tout le monde pour faire le point, les travaux des deux dernières tribunes du nouveau stade sont à l'arrêt, Réalités ayant entamé fin septembre une procédure de conciliation qui vise à renégocier ses dettes auprès de ses créanciers.

Ironie de l'histoire, dans le même temps ou presque, le Paris FC – leader de Ligue 2 – s'apprête à être racheté par la famille du milliardaire Bernard Arnault, en partenariat avec la firme autrichienne Red Bull, qui commercialise des boissons énergisantes. Après avoir perdu à Bauer fin septembre le premier derby de la saison (1-3), le Red Star ira défier le Paris FC au stade Charléty (13e arrondissement) le 25 janvier. Un match qui s'annonce bouillant quand on sait que des supporters des deux équipes s'étaient retrouvés Porte de Clignancourt pour s'échanger des politesses. ●

WILLIAM EVEN



Maxime Renaudet

OUAF OUAF
FILOU DE PIGALLE



IL N'EST PAS RARE DE CROISER DES CHIENS EN LAISSE SUR NOS TROTTOIRS. Mais quel soutien s'apportent chien et maître pour peupler leurs solitudes respectives ? À quel prix pour l'un et l'autre ? Réponse ce mois-ci avec Filou, croisé rue Damrémont.

À la sortie du cabinet du vétérinaire, se profile devant moi un énorme chien noir. La maîtresse lui ouvre la portière avant de la voiture et le pousse pour le faire dedans. Étonnée, j'avise la propriétaire :
- Dites donc il souffre beaucoup ce chien pour grimper dans la voiture.
- Il est très âgé, il a 14 ans et beaucoup de rhumatismes.
- C'est quelle race ?
- Un border collie.

Voyant mon inculture, elle m'explique que sa petite fille a recueilli le chien en Auvergne à l'âge de deux mois, qu'il vient d'une portée de chiots abandonnés et que sa mission était la garde des troupeaux. Voyant la taille du chien, je demande s'il a besoin de se dépenser.
- Oh oui, je le sors tous les jours, pendant deux heures, au bois de Boulogne, sans laisse si je peux.
- Il a déjà mordu des chiens ?
-Oui, deux fois, je lui ai fait suivre une thérapie comportementale et l'ai fait castrer jeune. Mais il est très gentil et affectueux.

Pendant que nous causions, Filou est sorti de la voiture et les oreilles dressées regardait au loin le début de la rue Damrémont. Sa maîtresse le tira et le rèpoussa vers la place avant de la voiture, avec difficulté. Je le regardai partir, roulé en boule, comme un chat. ●

MARIE-ANTOINETTE LECA

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

UN MATIN DE NUAGES SUR LA BUTTE

C'EST UN LUNDI MATIN, PETIT MATIN, une aube fraîche de début novembre. Les rues s'allument à peine, les camions récupèrent les poubelles. Trois amies sortent de boîte. La crêperie à côté du Moulin Rouge accueille ces affamés de leur nuit blanche. En haut de la Butte, un employé municipal déloge à coups de souffleur les admirateurs de Paris installés sur les marches. Quelques rats s'enfuient vers les pelouses. En ce matin de nuages, rien ne perce que la lumière triste d'un ciel bas et couvert, avant goût d'une journée sans rose, sans éclats, sans explosion. Alors qu'un trop matinal groupe de visiteurs arrive, quelques fêtards terminent leur ultime bouteille de vin.



FLAMBOYANTES FEUILLES MORTES

Cet automne encore, les arbres à feuilles caduques ont vécu un effeuillage multicolore.



Madison Oren sur Unsplash

La diminution de l'intensité de la lumière et la baisse des températures ont incité les arbres à rapatrier tous les glucides dans leurs branches, leurs troncs et leurs racines et à se débarrasser de leurs feuilles susceptibles d'être détruites par le gel. Les arbres ont alors produit des petits bouchons de liège à la base des pétioles, qui ont empêché la sève d'alimenter les feuilles, lesquelles sont tombées, non sans avoir souvent arboré de flamboyantes couleurs.

Sans alimentation, la feuille ne peut plus produire la chlorophylle qui lui donne sa couleur verte caractéristique. Cette chlorophylle permet, ô miracle, d'utiliser l'énergie lumineuse du soleil pour transformer l'eau provenant des racines et le gaz carbonique provenant de l'atmosphère en substances organiques nécessaires à la croissance de la plante. Une fois la chlorophylle verte disparue, d'autres pigments, déjà présents dans les feuilles mais « masqués » auparavant, se révèlent à nous. Comme les xanthophylles, responsables de la couleur jaune, les carotènes qui parent les feuilles de couleurs orangées ou les anthocyanes qui provoquent la couleur rouge.

La fin de l'automne

Au cours du processus, une même feuille peut passer du jaune à l'orange, comme chez le tulipier de Virginie, champion du genre, à admirer dans le jardin Louise Michel. Dans ce dernier, l'oranger des Osages, le grenadier et le Ginkgo biloba se sont contentés de se parer d'or, tandis que le lilas des Indes est devenu lui orange.

Pour voir des arbres au feuillage automnal violet, il faut se rendre au jardin Rosa-Luxemburg et admirer des frênes à feuille étroite de la variété Raywood : effet garanti. Pour voir la couleur orange, direction les Jardins d'Éole où sorbiers et copalmes rivalisaient, tandis que l'or était bien présent chez les féviers d'Amérique.

Au cimetière Saint-Vincent, la parrotie de Perse s'est colorée d'un large spectre de tons orangés, tandis qu'au cimetière de Montmartre, les érables sycomores étaient franchement orange, comme les poiriers de Chine de la rue Ordener. Au square Léon de la Goutte d'Or, les mûriers étaient eux dorés tandis que face à l'église Saint-Bernard les tilleuls arboraient un jaune du meilleur effet. Enfin, au milieu de la vigne de Montmartre, la tonnelle de vigne vierge écarlate contrastait elle avec le jaune de la vigne à grappes. Toutes les couleurs sont dans la nature ! ● JACKY LIBAUD

TRI SÉLECTIF

UN TROGNON, UN ROGNON, TOUT DANS LA POUBELLE MARRON !

Aucune excuse pour ne pas recycler ses déchets alimentaires : des bacs de tri fleurissent dans tous les quartiers.

Vous les avez certainement remarqués : les PAV-DA pour points d'apports volontaires des déchets alimentaires. Ils se présentent sous plusieurs formes : les Trilib' déjà existants auxquels a été ajouté un bac supplémentaire*, des bornes métalliques seules ou de grosses poubelles marron.

À ce jour, 28 Trilib' sont équipés. Depuis le mois de juin, ils ont permis la collecte de 21 tonnes de déchets tandis que 27 autres points (dont les bornes sur les marchés alimentaires) en ont récolté 100. Autant qui ne seront pas enfouis ou incinérés alors qu'ils sont constitués à 70 % d'eau !

Sept nouveaux Trilib' seront installés d'ici la fin de l'année. L'ambition de Frédéric Badina, chargé de la propreté de l'espace public, du réemploi et de l'économie circulaire auprès du maire du 18e, est « *de densifier les points d'apport pour en avoir un tous les 300 m environ* ». Bientôt plus aucune excuse pour ne pas trier nos épluchures, restes de repas ou produits alimentaires périmés.

75 kg par an, par habitant

Deux acteurs principaux se partagent cette collecte : un gros, Derichebourg (pour les Trilib') et un plus petit, mais promis à un bel avenir, Moulinot.

Frédéric Badina qui tient à « *faire en sorte de soutenir les petits* » parle de ce dernier, installé à Stains en Seine-Saint-Denis près d'une unité de méthanisation agricole, comme d'une « *pépite parisienne* ». Soutenu par la Ville, Moulinot s'inscrit dans une économie circulaire en train de se créer. Paris lui fournit un marché important grâce à celui passé avec la Caisse des écoles pour les déchets de tous les établissements et plus largement des crèches, EHPAD et restaurants municipaux.

Après collecte, ils seront transformés en biogaz qui fera rouler les camions poubelles parisiens et en digestat, du fertilisant qui retournera à la terre. Repérons les bacs et faisons le bon tri ! ● SYLVIE CHATELIN

*À côté des bacs à papiers, verre, plastiques, emballages divers.

Liste des points de collecte : mairie18.paris.fr

MERCREDI 11 DECEMBRE

Soirée débat
Organisée par le collectif Nouvelle commune (écologiste), sur la question de la brutalité (économique, sociale, physique et psychique). En présence d'associations, personnalités de la société civile et responsables politiques parisiens,
LMP, 35 rue Léon à 19 h.

JEUDI 12 DECEMBRE

Enfants de l'aide sociale
Rencontre avec Boris Martin, auteur de *J'étais du bataillon des enfants perdus*, animée par Ivan Jablonka. À 19 h 30 à la librairie Le pied à terre, 9 rue Custine.

VENDREDI 13 DECEMBRE

Solidaires
Autour de l'exposition des photos d'Anna Marchlevska, rencontre avec l'association Thanks for Nothing qui mobilise des artistes sur des projets solidaires. De 19 h à 22 h à la Villa des créateurs, 9 rue Ganneron.

Maquis d'Emerveille
Activités artistiques pour les tout-petits au jardin Frédéric Dard, 24 rue Norvins, 10 h.

DU 14 AU 23 DECEMBRE

«Personnes animales»
Exposition de Willène Pilate, artiste animalière. Vernissage le 18 à 18 h 30, hall central de la mairie.

DIMANCHE 15 DECEMBRE

Italie
Repetika chante a capella des polyphonies italiennes. À 18 h à l'Echomusée, 21 rue Cavé.

Grand banquet
Plats de fête préparés par trois cuisiniers amateurs de la Goutte d'Or, après tirage au sort parmi plusieurs propositions. À FGO Barbara à 12 h 30. Entrée libre.

JEUDI 19 DECEMBRE

Drag show
Gala du Palass, soirée pleine de surprises avec des invités d'exception pour célébrer l'art du drag, aux Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy, 20 h.

Thrillers en musique
Dans le cadre des Jeudis en musique, concert de musiques de films sur le thème « frissons » à 19 h en mairie.

VENDREDI 20 DECEMBRE

Trois jeunes pianistes
Chopin, Beethoven, Rachmaninov... à la Maison verte, 127 rue Marcadet à 20 h.

MARCHÉS DE NOËL
DEMANDEZ LE PROGRAMME

De nombreux rendez-vous sont organisés dans l'ensemble des quartiers du 18e pour les fêtes de fin d'année. Retrouvez notre sélection des événements près de chez vous !

MARCHÉ SOLIDAIRE

Première édition pour une fête de Noël solidaire sur l'ancien rond-point de La Chapelle avec une quinzaine de structures associatives, dont Les Amis du 18e du mois. Au programme : animations, vente de produits à prix solidaires au bénéfice des associations, buvette et petite restauration. Concert fanfaronesque avec Les Rillettes de Belleville (à 17 h et 18 h) et improvisation théâtrale avec l'Éclaboussée (vers 17h30).

Samedi 7 décembre, de 15 h à 19 h.
Place du Professeur-Muhammad-Yunus

FLOCON EN FÊTE

En décembre, la rue Ferdinand Flocon passe à l'heure d'hiver avec son marché de Noël. Au programme : des illuminations féeriques, des animations familiales, une sélection d'idées cadeaux originales et bien sûr des stands gourmands autour de la thématique de Noël (tartiflette, huîtres, vin chaud, chocolat maison, crêpes et gaufres).

Samedi 7 et dimanche 8 décembre; samedi 14 et dimanche 15 décembre.
Rue Ferdinand Flocon.

LES PORTES D'OR DE NOËL

Les artistes et artisans d'art de la Goutte d'or se réunissent de nouveau et ouvrent leurs ateliers : pièces uniques, fait-main, savoir-faire. Venez le temps d'un week-end franchir leur porte, pour un cadeau ou juste pour le plaisir des yeux. Pour ce marché de Noël dispersé dans le quartier, cinq lieux proposeront une exposition : l'atelier Borax (11 rue Richomme), Les Enfants de la Goutte d'Or (25 rue de Chartres), l'atelier Cuneo (8 rue Polonceau), les éditions Xérographes (19 rue Cavé) et la galerie Plast! (88 rue Philippe de Girard).

Samedi 7 et dimanche 8 décembre, de 14 h à 20 h.

TROIS POUR LE PRIX D'UN

Après un marché de Noël latino-américain le samedi 30 novembre et le dimanche 1er décembre (12 h - 19 h), Le Hasard ludique accueille un autre marché de créateurs et créatrices. Organisé par Grrrande, une initiative visant à mettre en avant les femmes et les personnes issues des communautés LGBTQI+ dans différents domaines artistiques, ce rendez-vous réunira une pléiade d'artistes, tout style confondu : illustration, céramique, crochet et autres pépites seront de la partie. Enfin, un souk de noël 100% écoresponsable prendra possession des lieux les 14 et 15 décembre, sous l'impulsion de l'association Tunis sur Seine.

Samedi 7 et dimanche 8 décembre, samedi 14 et dimanche 15 décembre.
Le Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen.

REBELLE, VÉGÉTAL ET TAMIL

La Recyclerie accueillera elle aussi trois événements : un marché vegane avec une sélection de délicieuses alternatives végétales (champagne, mode éthique, bijoux, cosmétique, artisanat, illustrations, livres de recettes), un marché de Noël rebelle, et un marché dédié à la culture tamoule avec le collectif collectif SoTamil. Ce sera aussi l'occasion de rencontrer des autrices pour des dédicaces ou d'écouter des tables rondes.

Samedi 7 et dimanche 8 décembre, samedi 14 et dimanche 15 décembre, samedi 21 et dimanche 22 décembre, de 11 h à 19 h. La Recyclerie, 83 boulevard Ornano.

LE VILLAGE CLIGNANCOURT EN ÉBULLITION

Des artisans-créateurs et des passionnés viendront exposer leurs réalisations en petite série, l'occasion de faire son shopping de Noël ou de se faire plaisir tout simplement. Au menu, des illustrations, des carnets, du vintage, des petits meubles, des bijoux, des bougies, des parfums, du textile, des sacs, des couronnes de fleurs, des guirlandes et autres objets déco pour la maison. Sans oublier quelques gourmandises : paniers gourmands, biscuits, thés, cafés, chocolats, champagne, bières artisanales du 18e, sans oublier un bar à huîtres et du vin chaud. Pour l'occasion, le groupe de musique Les Zacoudés se produira à 14 h.

Dimanche 8 décembre, de 11 h à 17 h.
Paroisse Sainte-Hélène, 6 rue Esclangon.

NO NOËL TENTACULAIRE

Toujours créative quand il s'agit d'organiser un événement, la ressourcerie Le Poulpe, accompagnée de son voisin Solicycle, se réunissent pour fêter la cinquième édition de leur No Noël. Une journée festive en musique, autour du sapin tentaculaire créé spécialement pour l'occasion. Vous n'allez pas être déçu.

Samedi 14 décembre.
Le Poulpe, 4 bis rue d'Oran.

MAIS AUSSI...

LE TRADITIONNEL MARCHÉ DES ABBESSES

Ouvert tous les jours, de 10 h à 20 h, jusqu'au dimanche 7 janvier.

Pour ses 30 ans, *Le 18e du mois* ressort une archive issue de ses premiers numéros. Ce mois-ci, retour sur le débat autour des commerces étrangers à Château Rouge.

COMMERCES ÉTRANGERS À CHÂTEAU ROUGE : N'EN FAISONS PAS UN FROMAGE !

Pétitions, coups de gueule dans les réunions publiques, discussions interminables, un problème agite les esprits à Château Rouge : celui des commerces africains ou maghrébins.



Noël Monier

Il faut aller au diable vauvert pour trouver une boutique française », dit un habitant, qui tourne pourtant le dos à un primeur et à une boucherie tout ce qu'il y a de métropolitains. *« Faut bien que ces gens-là puissent acheter ce qu'ils mangent d'habitude »*, rétorque un autre. *« Pt'être bien, mais t'as vu la faune qui trafic sous nos fenêtres ?* s'exclame une troisième. *Et la police, qu'est-ce qu'elle fabrique ? »*

Qu'en est-il ? Sur les 350 commerces en activité dans le secteur délimité par les rues Doudeauville, Stephenson, Cavé, des Gardes, Polonceau et le boulevard Barbès, 120 sont tenus par des personnes d'origine astiatique, nord-africaine ou antillaise. Concentrés dans le triangle formé par les rues Dejean, Poulet, et des Poissonniers, ils attirent, bien au-delà des résidents du quartier, des immigrés qui viennent de toute la région parisienne.

D'après l'enquête de la Société économie mixte aménagement de la Ville de Paris (SEMAVIP), 75 % des habitants du coin ne voient pas d'inconvénients à cette situation et certains sont même satisfaits de la variété des produits proposés. Mais 22% se plaignent de la disparition des commerces « bien de chez nous » et l'association Paris Goutte d'Or enregistre un courant de mécontentement. *« Il y a,* explique Michel Neyreneuf, son président, *des gens seulement un peu perturbés dans leurs habitudes, qui seraient satisfaits si cinq magasins traditionnels rouvraient ; mais un groupe de Français habitant de longue date le quartier et des personnes âgées ne les reconnaissent plus, car l'environnement a changé, et souffrent de voir leurs univers disparaître. »*

C'est vrai que cette partie de la Goutte d'Or a changé. De tous temps, des immigrés y ont habité mais, depuis une dizaine d'années, nombre de familles maghrébines ont fait place à des familles originaires d'Afrique noire, avec davantage d'enfants, des habitudes différentes, notamment celle de vivre davantage dehors. Les commerces ont suivi, les alentours du marché Dejean ont pris un peu l'allure d'un marché africain même s'il ne faut pas exagérer : ce n'est pas vrai qu'il soit devenu difficile de trouver des boucheries, boulangeries, charcuteries, poissonneries, quincailleries traditionnelles.

Cassoulet et camembert, patates douces et ignames

Il y a des nuisances. Les livraisons massives, dans les rues étroites du quartier, provoquent des encombrements. Les étalages s'étendent – comme partout ailleurs – sur les trottoirs. Parfois les règlements sont appliqués… de loin : les prix ne sont pas affichés, la viande n'est pas exposée *« sous vitrine fermée sur le dessus et le côté »*. Et puis il y a les retombées de cette affluence, notamment « le marché aux petits voleurs » du bout de la rue Poulet, où s'échange tout un bazar sous le manteau… Tout ça engendre une grogne diffuse, mêlant inextricablement motifs justifiés et sentiments de frustration qui ont vite fait de dériver sur le racisme le plus pat. Il est pourtant naturel que les étrangers habitant la Goutte d'Or – environ 40 % de la population – aient envie, comme tout le monde, de trouver près de leur logement les produits alimentaires et autres dont ils ont besoin. Difficile de les obliger à acheter cassoulet et camembert, quand ils sont amateurs de poisson séché, patates douces et ignames !

Mais, dira-t-on, Dejean attire des étrangers de toute l'Île-de-France. C'est vrai et c'est une règle habituelle du commerce qui se vérifie là : la spécialisation quasinaturelle de certains quartiers dans certains types de commerces. Pour tous les produits qu'on ne trouve pas chez l'épicier ou le supermarché du coin, on cherche le quartier spécialisé car on est plus sûr d'y trouver ce qu'on désire. Les commerçants le savent et choisissent leur implantation en conséquence. Voilà pourquoi les commerces africains attirent d'autres commerces africains à Château Rouge. Interdire ces implantations supposerait de remettre en cause la liberté du commerce.

Circulation et quartier tranquille

Dernier dossier de la future opération Château Rouge, la circulation et le stationnement. Dans le quartier comme ailleurs, constate l'étude de la SEMAVIP, il existe un fort déficit en place de « stationnement de surface ».

La solution proposée est de prévoir dans les immeubles neufs des parkings résidentiels en nombre suffisant. Ces derniers peuvent s'inscrire dans une option d'urbanisme plus vaste, celle du « quartier tranquille » mise en œuvre à la Butte-aux-Cailles (13e) et ailleurs.

Organiser Château Rouge en « quartier tranquille » est une question à débattre. La SEMAVIP, partisan d'une solution minimaliste, envisage une simple zone piétonne dans le secteur commerçant autour de la rue des Poissonniers. Pour Paris Goutte d'Or, il faut raisonner, au contraire, sur l'ensemble du quadrilatère formé par les boulevards Barbès et de La Chapelle, les voies ferrées et les rues Doudeauville ou Ordener. ● BERNARD BOUDET

ARTICLE ISSU DU NUMÉRO 8 (JUIN 1995)

LE CAFÉ DES ENFANTS SERA DANS SES MEUBLES L'AN PROCHAIN

Après des années d'itinérance qui lui ont permis de multiplier les activités proposées aux enfants et les rencontres avec les familles, Home sweet mômes va partager avec tous un lieu d'accueil pérenne.

Qu'est-ce qu'un café des enfants ? C'est un lieu d'accueil, de partage, convivial et joyeux qui réunit enfants et parents autour d'ateliers, de rencontres, de fêtes, d'expositions... On peut y boire un café ou un thé, y goûter avec d'autres ou encore lire ou jouer. Inspirée par l'expérience du Cafézoïde, créé en 2002 dans le 19e et qui est à l'origine de tout un réseau, Home sweet mômes en a repris le concept mais de façon itinérante. Elle propose donc tout au long de l'année un Café des enfants dans différents lieux de la Goutte d'Or : à l'Espace Paris jeunes, rue de la Goutte d'Or et aussi à FGO Barbara, à l'Échomusée, à l'Institut des cultures d'islam... *« Même si nous sommes le premier Café des enfants du 18e, nous n'avions pas de locaux, nous avons donc décidé d'agir pour l'expérimenter* résume Wardine Ibouroi, co-fondateur et directeur de l'association. *Nous nous sommes appuyés dès le départ sur les établissements culturels du quartier pour les investir, notamment les dimanches. La découverte et l'appropriation de ces endroits par des familles qui n'osaient pas les fréquenter ont été favorisées, ainsi que la mobilité des gens à l'intérieur du quartier ».*


DR

Des dimanches de qualité

Depuis sa création il y a dix ans, l'association Home sweet mômes apporte un environnement culturel et social positif et de qualité aux enfants de la Goutte d'Or et ses alentours ainsi qu'à leurs familles, selon leurs besoins, en étant particulièrement présents pendant leur temps libre. Pour le directeur *« il y a moins de lieux ouverts et d'offre culturelle pour les enfants le week-end, donc cette activité dominicale s'est traduite par un grand succès ».*

L'association multiplie les actions en ce sens : La Rue aux enfants, une session culturelle dans l'espace public, le P'tit Festival pour les 0-4 ans dans le jardin Jane Vialle rue des Poissonniers, l'opération Jeunesse d'Orée pour proposer aux collégiennes et collégiens une orientation choisie et des modèles de réussite locaux *(voir numéro 327)*, les Ludomouv' citoyennes, la Semaine de la Convention internationale des droits de l'enfant avec le Bal des enfants et les Cafés des enfants.

Un lieu ressource

Source de richesse puisqu'elle a permis la rencontre de nombreuses familles dans différents endroits du quartier, l'itinérance de l'association va bientôt arriver à son terme : en effet, après des années de recherche, Home sweet mômes a enfin obtenu un lieu pérenne qui appartient à Paris-Habitat pour y installer le Café des enfants, afin d'élargir encore les actions menées par cette structure qui occupe actuellement des locaux à la salle Saint Bruno. Comme l'explique Wardine Ibouroi *« c'est le budget participatif parisien de 2019 qui permet au projet de voir le jour. Il va nous permettre de réaliser l'ensemble des travaux de ce local. Ils devraient se clôturer en 2025. »*

Conçu par le cabinet d'architecte Grand 8, respectueux de l'environnement, l'accès en sera inconditionnel, gratuit, ouvert à tous. *« Ce sera un vrai lieu ressource pour les enfants du 18e, mais aussi des quartiers limitrophes. »* ●

DOMINIQUE BOUTEL

LE MATCH DES ARTISTES

Pour terminer l'année en beauté, la section football des Enfants de la Goutte d'Or et le centre FGO-Barbara organisent un match de gala pas comme les autres.

Après avoir fêté le 13 novembre dernier les 25 ans de son groupe de paroles parents, l'association des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) organise un événement sportif et culturel peu banal. En effet, jeudi 12 décembre, le terrain d'éducation physique (TEP) du passage Boris Vian sera cette fois-ci foulé par des personnalités emblématiques du club et du quartier, mais aussi des artistes et des professionnels de la musique et du spectacle. *« L'idée est de se retrouver pour un moment convivial et sportif, comme on l'a fait en mai dernier quand on a organisé une olympiade culturelle avec FGO-Barbara dans le cadre de Magic Barbès »*, résume Nasser Hamici, coordinateur football aux EGDO.

Ce match de football mixte qui débutera à 19h30, sera précédé d'un temps d'échanges au centre FGO-Barbara. Les intervenants présents seront amenés à partager témoignages et anecdotes sur leur histoire avec le football et ce club historique du quartier. L'international tunisien, Nader Ghandri, qui a porté le maillot du club de la Goutte d'Or dans sa jeunesse, et qui évolue aujourd'hui en Russie, sera notamment de la partie. ●

WILLIAM EVEN

Le Gala d'Or, jeudi 12 décembre,
TEP Boris Vian, 9 rue Boris Vian, 19 h 30.



DE L'ALIGOT RUE DAMRÉMONT

Installé depuis peu à la frontière entre plusieurs quartiers, ce nouveau restaurant propose un aligot goûteux et réconfortant.

Un jeune Lozérien, Louis Darney, a conçu une idée aussi louable qu'originale : acclimater l'aligot au 18e et le faire connaître au plus grand nombre en rendant accessible toute la journée, à toutes les bourses et à toutes les options alimentaires cette spécialité de l'Aubrac, à base de purée de pommes de terre et de tome fraîche. Il le propose seul, ou accompagné de viande végétarienne ou hallale (saucisse de veau, nuggets de poulet) — car, explique-t-il, sa cuisine manque d'espace pour y préparer séparément du porc et d'autres viandes.

Pour tous les goûts

La salle de l'Hal'igot est toute petite, les vaches de l'Aubrac, avec leurs belles cornes en lyre, sourient sur les affiches, l'accueil est chaleureux. L'aligot arrive, fumant dans les petites barquettes rondes, goûteux, réconfortant et filant à souhait. La saucisse végétarienne a un goût de petit pois, me précise mon convive, les nuggets de poulet sont bien croustillants. Les prix sont modiques, de 4 à 8 € l'aligot seul, selon la taille de la barquette, autour de 10 € servi avec une saucisse ou du poulet, voire (soyons fous !) une merguez. Louis propose aussi des burgers (entre 12 et 15 €). Tout cela est à consommer sur place, à emporter ou à se faire livrer à la maison.

Les plus : la qualité de l'aligot maison, la gentillesse du patron, les prix, des plats pour tous les goûts : halals, végétariens ou carnivores ...
Ce qui manque peut-être encore (mais ça viendra, car Louis vient de s'installer, il y a un mois à peine) : des desserts un peu plus variés et si possible faits maison ; une belle salade et/ou un légume chaud pour renforcer l'option végétarienne ; et au chapitre des boissons, un verre de vin serait le bienvenu, car pour l'instant, pas question de beaujolais ou autres bourgognes... aligotés ? ●

BÉATRICE DUNNER

L'Hal'igot, 112, rue Damrémont, du lundi au vendredi (12 h-14 h 30, 19 h-21 h 30) et le samedi (12 h-22 h 30)



DR

EMMAÜS SE REFAIT UNE BEAUTÉ

La reconstruction de l'immeuble haussmannien abritant Emmaüs Paris est en passe d'être terminée. Focus sur un projet de renouvellement innovant et responsable.

Cela fait déjà trois ans que l'ensemble du bâtiment de la communauté Emmaüs Paris, situé au 93 de la rue Clignancourt a été détruit. Sa reconstruction, qui devrait être terminée en 2025, a deux ambitions : améliorer les espaces de vie des compagnons et réunir l'ensemble des membres de la communauté en un seul et même lieu plus spacieux (six étages au lieu de deux). Le premier étage correspondra aux espaces communs nécessaires au bon fonctionnement de la vie collective, notamment une grande salle permettant les repas en commun. Les étages supérieurs — accessibles aux personnes à mobilité réduite — seront eux, consacrés aux 44 nouveaux logements communautaires (contre 22 autrefois), dont chacun comportera une salle d'eau.

Biodiversité et nidification

Le rez-de-chaussée accueillera une salle de vente remise à neuf afin d'établir une nouvelle dynamique entre les donateurs et les acheteurs et mieux accueillir les nouveaux bénévoles. Enfin, une réserve ainsi qu'un local mixte permettront de développer un atelier de réparation et de réemploi des dons (petit électroménager, meubles, vélos, etc...), avant de les remettre en vente à bas coûts. À l'arrière, une petite courette prolongera la salle des ventes et devrait permettre l'organisation d'éventuels événements particuliers en offrant 20 m² de plus.
Architecturalement, les promoteurs du projet se sont tournés vers un travail d'interprétation de l'immeuble haussmannien dans une version minimale et frugale. « *Cette démarche s'inscrit dans une approche où l'économie de ressource dépasse le stade de performance pour devenir une expression architecturale nouvelle* ». Ces réflexions ont par exemple conduit les constructeurs à composer le projet à partir de pierres franciliennes. « *Il s'agit d'un projet architecturalement innovant, avec la valorisation d'une construction géosourcée et biosourcée, ainsi qu'écologique*, explique M. Abbaye, responsable communication de la communauté Emmaüs Paris. *On a remplacé le traditionnel toit en zinc par une toiture plate et une architecture spécifiquement dédiée à la biodiversité et la nidification* »

En effet, le reste de la structure sera entièrement conçu en bois et en béton de chanvre. L'architecture de poutres entrecroisées, partiellement remplies de terre végétale ordinaire, permettra donc à un grand nombre d'espèces de plantes et de petits organismes de se développer dans les recoins, à l'abri, ou au contraire en plein soleil.

L'ouverture des portes ainsi que l'installation des nouveaux locataires devrait être possible d'ici avril prochain. ● PIERRE A. PAUGY

Le nouvel immeuble a été conçu pour préserver la biodiversité et l'écologie.



LE CIMETIÈRE, NOUVEAU SITE CLASSÉ

Patrimoine historique et paysage urbain pittoresque vont être protégés tout en restant ouverts sur la ville et accueillants pour les visiteurs.



Mawime Renaudet

Michel Berger, Hector Berlioz, Jacques Charron, Henri-Georges Clouzot, Edgar Degas, Marceline Desbordes Valmore, Alexandre Dumas, Georges Feydeau, Charles Fourier, France Gall, Théophile Gautier, les frères Goncourt, Jean-Baptiste Greuze, Lucien et Sacha Guitry, Heinrich Heine, Louis Jouvet, Joseph Kosma, Eugène Labiche, Jean Lannes, Mary Marquet, Jeanne Moreau, Vaslav Nijinsky, Jacques Offenbach, Francisque Poulbot, Juliette Récamier, Ernest Renan, Stendhal, François Truffaut, Alfred de Vigny sans oublier... Dalida ! Saviez-vous que toutes ces personnalités reposent parmi les 20 000 sépultures du cimetière de Montmartre ? Une raison, parmi beaucoup d'autres, pour demander le classement du site au titre des Monuments historiques.

C'est chose faite, depuis le 29 avril dernier, pour *« une protection garante d'une évolution des usages en respect de l'unité d'ensemble »* selon la présentation du dossier devant la Commission départementale de la nature, des paysages et des sites (CDNPS) en octobre 2021. Sont concernés, tant les trois kilomètres de murs, les bâtiments, la voi-

VOTRE PUB dans le 18e du mois

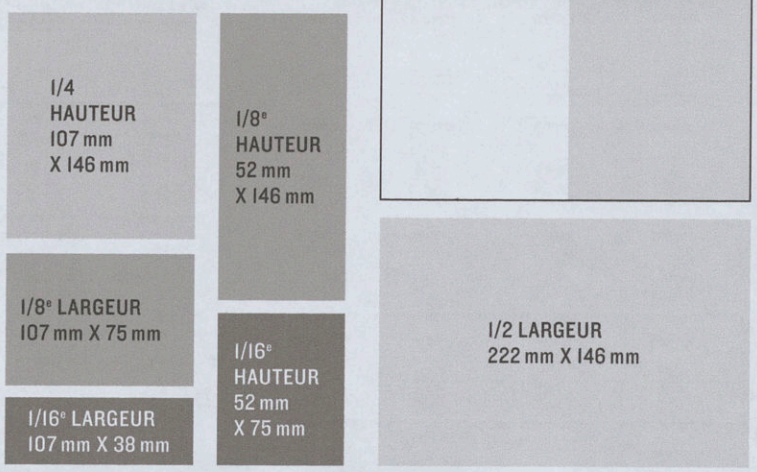
Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS TTC

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	600,00 €
1/2 page :	360,00 €
1/4 de page :	192,00 €
1/8e de page :	114,00 €
1/16e de page :	72,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES

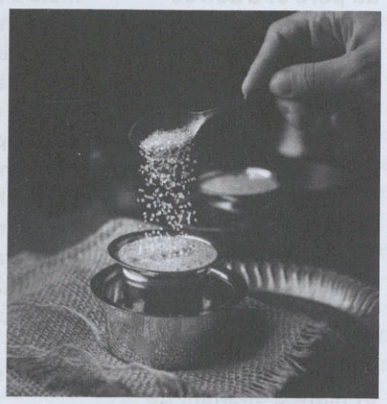
Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

THÉS ET LATTE CHEZ MARIGOLD

En ces jours gris, le store jaune soleil du Marigold social club apporte une note de chaleur. Et de douceur gourmande à l'intérieur.





DR

Dans un décor cosy de meubles chinés notamment chez Emmaüs, on vient se réchauffer avec un choix incroyable de thés noirs, verts ou blancs, nature ou agrémentés de plusieurs parfums selon des recettes conçues par la maîtresse des lieux et infusés en théière bien sûr. Ici les sachets papier de préparations industrielle n'ont pas droit de cité.

Des thés mais pas seulement. Des infusions diverses, de la classique verveine au plus étonnant cacao en passant, entre autres, par le maté, l'hibiscus et le rooibos et aussi une réjouissante gamme de *latte* bien mousseux — allergiques et végétariens choisiront une version au lait d'amandes ou d'avoine. Et quelques cafés inattendus relevés d'épices. Bien sûr des boissons fraîches et des sirops comme nulle part ailleurs.

Un petit creux, ou un grand ? Marigold prépare chaque soir, après la fermeture, cakes et gâteaux pour le lendemain. Plus quelques recettes salées. On peut bien sûr déguster sur place mais aussi emporter cakes et boissons. ● MARIE-ODILE FARGIER

Marigold social club, 18 rue Ramey. Boissons entre 4 et 6 €, gâteaux selon les recettes du jour. Fermé les mercredis et jeudis. Ouvert les autres jours de 12 h à 18 h 30, et 20 h les samedis et dimanche.

rie, les arbres et le pont Caulaincourt, appartenant à la Ville que les propriétés privées des monuments funéraires. Engagée depuis 2011 la démarche de classement est destinée à maîtriser les effets de l'exploitation funéraire, à préserver le paysage et la biodiversité du site et à accompagner les nouveaux besoins des riverains et des touristes.

Un musée de la statuaire

Le classement se fonde sur le plan de gestion établi en 2020, visant à concilier les trois usages du cimetière : activité funéraire, espace vert, lieu touristique. Parmi les objectifs : la mise en accessibilité (difficile étant donné les dénivelés, les escaliers, etc), l'aménagement d'espaces de repos, la signalétique. Il a été décidé de maintenir les ambiances et le caractère du début de la IIIe République par la préservation des infrastructures, des alignements d'arbres et des ensembles patrimoniaux remarquables.

En effet, le cimetière de Montmartre est aussi un musée de la statuaire. Des œuvres de Rude (tombeau de Godefroy Cavaignac), de Paul Landowski (pour Otto Claus Preis et Francis Thomé) côtoient celles de David d'Angers (médaillon de Stendhal) et de Rodin (pour Jules Castagnary). Deux monuments, propriétés de la Ville, ont déjà été classés il y a dix ans : la chapelle Fournier de 1830 et la chapelle Potocka de 1845 qui ont été réhabilitées en 2022.

Respecter l'environnement

Avec près de onze hectares qui le placent en troisième position des cimetières pairisiens après le Père-Lachaise et le cimetière du Montparnasse, c'est aussi l'un des plus grands espaces verts du nord parisien. Il abrite 760 arbres, surtout des érables mais également des marronniers, des tilleuls et des thuyas, ainsi que des arbustes, des plantes grimpantes sur les murs d'enceinte, des ronds-points et allées enherbées, des mousses et des lichens. Les travaux d'entretien, la replantation d'arbres dans les divisions, la végétalisation et la perméabilisation des sols respecteront les règles écologiques.

« L'enquête publique de 2018 a montré une forte demande d'ouvrir le cimetière sur les quartiers riverains, précise Gilles Ménède, adjoint au maire chargé des espaces verts et de la nature en ville. *C'est aussi le souhait de la Mairie de Paris, c'est pourquoi une deuxième porte d'entrée a été ouverte rue Ganneron. Une réflexion est en cours sur l'ouverture quelques jours par an, outre le 1er novembre, de l'entrée rue Joseph de Maistre. »* ●

ANNIE KATZ

UNE GARE FANTÔME QUI NOUS COÛTE CHER !

La gare de fret ferroviaire de Chapelle International, toujours vide, sonne pour l'heure comme un échec.



Joséphine Brueder/Mairie de Paris

Une belle halle désespérement vide.

Quel est le lien entre le préavis de grève SNCF illimitée pour le 11 décembre et le terminal ferroviaire urbain désespérément vide de Chapelle International ? Tous deux sont la conséquence de l'échec de la relance du fret ferroviaire pourtant annoncée par le gouvernement en septembre 2020. D'un côté, Fret SNCF (5 000 salariés) sera démantelé en deux sociétés, Hexafret et Technis, au 1er janvier prochain, entraînant 10 % de suppression d'emplois.

De l'autre, les quatre navettes quotidiennes de trains de marchandises, annoncées lors de l'inauguration de la gare de fret en 2018, ne se sont jamais présentées le long des 400 mètres de quais qui attendent toujours leur premier convoi ! Pourtant, en terme d'environnement, l'investissement de 91,5 millions d'euros pour cette immense gare de 35 000 m², se justifiait dans l'objectif de diminution de l'empreinte carbone par la progression à 20 % du fret ferroviaire (contre 10 % actuellement).

Un contrat refusé

Cependant, s'étonne Olivier Ansart, président de l'Association pour l'aménagement Paris Nord-Est (ASA-PNE) *« il semble que les études préalables aient été trop succintes car SNCF Réseau avait exprimé, dès 2015 des réserves sur l'utilisation du terminal de fret de Chapelle International, faute de créneaux suffisants pour la circulation des trains »*. En effet, un article du *Canard enchaîné* du 13 novembre, relate qu'un contrat de trois ans, proposé par DB Cargo, filiale de la Deutsche Bahn, aurait permis de faire circuler 300 000 tonnes de marchandises de la grande distribution par an, entre Metz et la porte de La Chapelle. Mais pour SNCF Réseau, impossible, avant 2027, d'organiser le fret ferroviaire sur le réseau nord déjà saturé, en raison du retard d'avancement du Grand Paris.

Par ailleurs, la halle est trop courte pour recevoir des trains d'au moins 600 m, taille nécessaire pour que l'opération soit rentable. C'est ce qu'on appelle « mettre la charrue avant les boeufs » mais l'échec du projet représente un énorme coût, tant au plan environnemental qu'industriel et économique. ●

A.K.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31 €
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59 €
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20 €
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40 €
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80 €

(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
E-mail : 18dumois@gmail.com
Site : http://18dumois.info

AVANT TATI, LE DUPONT-BARBÈS

Le Dupont fut durant plus de 50 ans un acteur emblématique du carrefour Barbès-Rochechouart. Son propriétaire est l'inventeur de la brasserie moderne telle qu'on la connaît aujourd'hui.



À l'instar des cinémas de l'époque, la brasserie Dupont se voulait impressionnante.

Archives de Paris

La chaîne des cafés-brasseries Dupont a été fondée en 1887 par un Ardennais, Louis-Emile Dupont, deux ans après l'achat de son premier café parisien. En 1909, il reprend le café de la Maison Pierre Crouzet, à l'angle des boulevards Barbès et Rochechouart, pour ouvrir le Café Dupont. Là où, en 1877, Emile Zola situa l'action de *L'Assommoir*, au café du père Colombe. À l'origine, c'est un grand bistrot sans charme particulier, que Louis-Émile cédera en 1919 à son jeune fils, Émile-Louis, à qui il souhaite mettre le pied à l'étrier après que le dernier est fait ses armes chez Monsieur Charton, propriétaire de la grande épicerie de la rue du Château d'Eau. Le jeune patron est ambitieux, il veut réinventer le café parisien. Monsieur Émile, comme l'appellent ses employés, veut en finir avec le bistrot de quartier sombre et inhospitalier. Son idée est d'ouvrir les cafés, d'en faire des lieux de vie à part entière. Il les veut bien éclairés et richement décorés ; des lieux où l'on prend plaisir à se retrouver, pour faire société. Le tout avec des produits de qualité à un prix abordable et surtout, un personnel irréprochable. Il y tient. Le bonhomme n'est pas commode. Comme en témoigne cet échange paru dans Le Crapouillot en 1931. « *Mon personnel est dressé. J'y ai l'œil. Je leur tombe sur le râble n'importe quand. À trois heures du matin et il faut que ça brille !* ». La rumeur dit qu'il se déguisait en curé ou homme d'affaires pour surveiller ses employés et les mettre à l'amende en cas de manquements aux fondamentaux des établissements Dupont. On pense aussitôt à Monsieur Septime, patron paternaliste et exigeant, interprété par Louis de Funès dans Le Grand Restaurant.

Le succès de la brasserie chic et populaire est fulgurant : Dupont-Montmartre (1923), Dupont-Clichy (1924), Dupont-Moka, place des Ternes (1925), Dupont-Métropole sur les grands boulevards, et même une brasserie sur les Champs-Élysées, le Berry, puis le Dupont-Cambronne, Dupont-Latin (1934), Bastille, le Cyrano à Pigalle... Le succès tient aussi à la modularité de ses brasseries, cette capacité à attribuer plusieurs fonctions en un seul lieu. Le café devient salon, restaurant, dancing, lieu de rencontre. De fait, on y abolit les conventions de rigueur dans les salons de l'époque, les classes sociales, on y rentre, on y passe, on échange. Il devient lieu de rendez-vous intime, un deuxième bureau, on y cherche l'inspiration et l'on s'y évade parfois en spectateur-rêveur de la ville en mouvement. La brasserie devient, à l'image de Barbès, un lieu de brassage social, un espace ouvert où chacun trouve sa place, que ce soit au comptoir ou en salle.

Le nouveau Dupont-Barbès

Le barman-restaurateur, comme il se définissait lui-même, a un sens aigu du commerce et du public. Son goût pour la publicité et sa fine observation de la société font de lui l'inventeur de la brasserie moderne. Puisque c'en est fini du débit de boisson à la décoration incertaine, la nouvelle brasserie où l'on tient salon se doit de se trouver un nom, moins commun que ne l'est Dupont. À l'heure de la réclame comme on en trouvait, en grand en large et en peinture sur les murs de Paris, la brasserie se cherche un slogan pour se démarquer... ce sera « Chez Dupont, tout est bon ». La formule rencontre un succès immédiat. L'enseigne en reproduira l'acronyme sur sa devanture. Une marque, un slogan, il ne lui manquait plus qu'un moyen de communiquer



DR

◀ La fresque de l'affichiste Leonetto Cappiello évoquant le Montmartre festif .

▼ Même de l'extérieur, impossible de louper l'oeuvre de 22 m réalisée par le maître italien.



Archives de Paris

et d'informer ses milliers de clients pour alimenter les conversations. Les établissements Dupont éditèrent un journal mensuel, *Dupont-Magazine*, destiné à la clientèle, qui traitait de l'actualité de la vie parisienne et des brasseries Dupont, son tirage était de plus d'1 million d'exemplaires en 1935 !

En 1934-1935, Emile Dupont entreprend de rénover le Dupont-Barbès. Il impose aussitôt son concept, l'ouverture accueillante tôt le matin et à bas prix dans un cadre luxueux. Décoration avenante, enseignes lumineuses et fresque gigantesque courant le long d'un grand bar métallique, le tout visible de l'extérieur, l'effet est garanti, difficile pour le passant de résister aux sirènes flamboyantes de la modernité, fussent-elles publicitaires. Au Dupont, le café crème est bon marché, l'achat des marchandises se fait en gros, et l'on dépose même les croissants sur la table pour inviter à la consommation... Mais le plus souvent ils sont volés... Un moindre mal pour Dupont car cela fidélisait la clientèle, disait-il ! Des mesures qui ne manquent pas de rappeler la patte commerciale du fondateur de Tati, Jules Ouaki, qui en reprit les recettes, dont son slogan « Tati les plus bas prix ».

Art et décoration

La décoration du Dupont-Barbès est confiée à l'architecte et décorateur Charles Siclis, à qui l'on doit notamment des salles de cinéma comme le Pigalle et le Français (9e), ou les Ciné-Paris-Soir Clichy (18e). Il collabora également avec son célèbre confrère Robert Mallet-Stevens sur le Ciné 37, une salle temporaire réalisée dans le cadre de l'exposition internationale de Paris en 1937. Le mobilier du Dupont-Barbès est confié à la célèbre maison Thonet, connue pour l'iconique chaise bistrot, dessinée en 1859, dite chaise 14.

Siclis est bien plus qu'un architecte, c'est un créateur d'atmosphère. Ainsi, il choisit attentivement la nature et la couleur des bois, selon leurs effets de stimulation, tout comme il prend soin de la densité des éclairages. Il met en scène l'espace harmonieusement, pour créer les conditions idéales de la consommation. Dupont y ajouta ses conditions, fixant le comptoir à l'entrée *« pour que les courants d'air accélèrent le renouvellement de la clientèle »*.

Le comptoir du Dupont-Barbès est immense, il épouse tout du long la vitrine de la brasserie, surplombé d'une grande fresque de 22 mètres réalisée par le maître Leonetto Cappiello, connu pour avoir notamment réalisé les affiches Bouillon Kub. *« Cette fresque puissamment éclairée devait être visible de l'extérieur au travers d'une immense verrière. Elle n'était pas tant destinée aux consommateurs du bar qu'aux passants de la rue. Elle devait être un appel. »* précise le designer Jacques Viénot dans la biographie qu'il consacre à l'artiste.

Autour, les nombreuses glaces de la brasserie Dupont redéfinissent la perspective pour mieux repenser la notion d'espace. La salle est conçue en paliers afin d'élargir le champ de vision, un café avec vue panoramique... comme au Louxor voisin, un puissant navire prêt à fendre la foule, des balcons en cascade donnant sur un grand écran.

Dupont et Dupont

Outre ses qualités de barman-restaurateur, Monsieur Emile fut également maire de Muids, une petite commune de 500 âmes à 100 kilomètres de Paris. Emile Dupont gérait sa ville en « bon père de famille » comme on disait à l'époque, une expression qu'il aurait certainement revendiquée tant il veillait au bien être de ses administrés, comme s'ils étaient ses employés... Pas de contraventions chez Dupont, le garde-champêtre déposait des « papillons », des avertissements avant verbalisation ; la commune mettait à disposition des carnets de réclamation, comme dans ses brasseries, où tout un chacun, touristes ou citoyens, pouvait y déposer suggestions et critiques. Il y installa même une plage en bord de rivière où il paradait parfois en costume de marin. On l'appelait l'Amiral. Un brin mégalo, il avait son propre blason, dont l'écu était orné d'un pont entouré de grains de café. Un personnage haut en couleurs que l'on aurait pu croiser chez Tati (Jacques) dans *Jour de fête* ou dans *Mon Oncle*. Touche à tout, grand voyageur, cet homme aux allures de monsieur-tout-le-monde, se devait d'avoir aussi un avis sur la politique. *« Le mal dont souffre la France vient des abstentionnistes,* rapporte la revue *Noir et blanc*, en 1955. *Pénalisons donc tout électeur qui ne remplira pas son devoir électoral – sauf cas de force majeure – d'une amende de 5 000 francs au premier tour et de 10 000 francs au second »*... La proposition ne fut pas retenue.

> La rumeur dit qu'il se déguisait en curé ou homme d'affaires pour surveiller ses employés et les mettre à l'amende en cas de manquements aux fondamentaux des établissements Dupont.

De la brasserie à Tati, toujours les plus bas prix

Durant les années 50, le concept lancé par Emile Dupont est désormais monnaie courante, maintes fois copié, il lui est difficile de se réinventer. À cette époque, on imagine la restauration moderne à l'américaine, en snack, grill et self-service, le mouvement navigue à contre-courant de ce qui fit le succès des brasseries Dupont. Face à la crise et à une concurrence de plus en plus rude, sans héritier, Dupont passe la main de la brasserie de Barbès en 1961. Le 1er juillet de la même année, Le Monde rapporte qu'Emile Dupont offre une participation de 10 000 nouveaux francs pour sauver l'œuvre de Leonetto Cappiello, alors qu'il en faudrait cinq fois plus pour la détacher du mur et la maroufler pour assurer sa conservation. La fresque ne sera malheureusement pas conservée. Dupont cède la brasserie à Monsieur Portefaix, mais peu de temps après, ce dernier se voit retirer le droit d'utiliser l'enseigne Dupont au motif qu'il ne répond pas aux canons de la chaîne de brasseries, nous rapporte Madame Foulquier, propriétaire du Paris-Barbès, la brasserie qui succéda à la gestion Portefaix en 1962. Elle poursuit : *« Avec mon mari, nous avons racheté le fonds de commerce à Monsieur Dupont et géré durant 25 ans cette grande brasserie du carrefour Barbès-Rochechouart. Jean-Pierre Melville y tourna même une scène de L'Aîné des Ferchaux avec Jean-Paul Belmondo. Après le décès d'Emile Dupont, sa veuve nous a proposé d'acheter l'immeuble, les travaux à effectuer étaient importants, tout autant que l'investissement. »*

C'est finalement Jules Ouaki, fondateur des magasins Tati depuis 1948, qui achètera l'immeuble dans ce qui deviendra quelques années plus tard le navire amiral de l'enseigne. Tati est alors en pleine expansion. *« À la toute fin des années 80, la famille Ouaki a refusé de nous renouveler le bail,* indique-t-elle. *Nous avons été en procès durant cinq ans, puis nous avons quitté Barbès pour ouvrir de nouveaux cafés parisiens. »* Tati s'installera par la suite et présentera ses bacs directement sur la rue, le client pourra toucher la marchandise, choisir parmi les vêtements en vrac, sans même entrer dans le magasin. C'est l'ouverture, à Barbès, d'un nouvel espace cosmopolite et populaire qui deviendra emblématique. Au plus bas prix, dans la continuité de Dupont. Mais c'est une autre histoire que celle de la marque au Vichy rose. ●

LAURENT LABORIE


De nombreux bénévoles du journal étaient présents le 19 novembre.

TOUS ENSEMBLE POURSUIVONS L'AVENTURE

Le 19 novembre, le lycée Belliard nous accueillait pour fêter les trois décennies du *18e du mois*. 120 personnes se sont retrouvées autour d'un buffet très apprécié : un grand merci à l'équipe de l'établissement. Beaucoup de lecteurs, des élus et une grande partie de l'équipe bénévole étaient présents. Tous ont manifesté leur attachement à ce mensuel unique, louant la qualité et la pluralité des sujets traités. Ces 30 ans ont également permis de rappeler la genèse du journal et d'évoquer son avenir. Pas de crainte, la motivation est toujours là, d'autant que nous sommes persuadés de l'utilité d'un tel support, encore plus à l'époque où les médias subissent une « bollorisation ». Mais l'information ayant un coût, cette soirée a aussi été l'occasion de lancer un appel à dons. En effet, afin de continuer à financer cette aventure collective et citoyenne, n'hésitez pas à nous soutenir, à hauteur de 1, 5, 10, 20 €, voire plus. Enfin, pour rappel, notre numéro collector spécial 30 ans est toujours en vente ! ● SYLVIE CHATELIN


Pour cet anniversaire, gâteaux et bougies étaient forcément de la partie.


Pascal Maillou, proviseur du lycée Belliard et lecteur du *18e du mois*.


Sylvie Chatelin, présidente de l'association.


Discussion autour d'une coupe entre Daniel Vaillant, ancien maire du 18e, Sylvie Chatelin et Djimmy Châtelain, ancien bénévole du journal.


Noël Bouttier, ancien président de l'association des Amis du 18e du mois, raconte la genèse du journal.

Jean-Claude N'Diaye X3 - Stéphane Bardinet - Noël Bouttier

EXPO

L'UTOPIQUE MERVEILLEUX DE MALCOLM DE CHAZAL

Des toiles relevant de l'iconographie paradisiaque, intercalées des aphorismes de cet artiste peintre mauricien, également poète.

On entre dans l'exposition comme on pousse en touriste la porte d'une église de village, un peu machinalement, sans trop imaginer ce qu'il peut y avoir derrière. Et on reste coi. La salle d'exposition est plongée dans l'obscurité, seuls les tableaux sont éclairés et leurs couleurs flamboyantes font penser aux visites d'enfance à l'aquarium du Trocadéro. C'est tout un Éden des tropiques qui déboule sur les cimaises de la Halle Saint-Pierre.



Nous avons sous les yeux l'œuvre d'un vieux poète méconnu, né à l'Ile Maurice en 1902. Il est brièvement adoubé par les surréalistes et par les éditions Gallimard pour un seul de ses ouvrages, *Sens plastique*, puis très vite oublié à Paris et incompris voire moqué dans son pays.

Peinture et poésie se répondent

Malcolm, sans jamais cesser d'écrire, va peindre à la gouache, avec une évidente jubilation, ce qu'il a chaque jour sous les yeux : des collines multicolores, une chaise en paille (tiens, comme Van Gogh !), des poissons rayés, des arbres exubérants, des plages, des rivières, des bateaux, ses vieilles pantoufles... Les formes sont simples, on pourrait les croire enfantines (on se tromperait lourdement), les couleurs sont inouïes, comme si on venait de les inventer tout exprès pour nous.

Martine Lusardy et Emmanuel Richon, les deux commissaires de l'exposition, ont eu la belle idée de faire parler l'artiste en glissant entre deux gouaches quelques fragments de ses poèmes. Car le texte et l'image s'expliquent et se révèlent mutuellement. Entre deux paysages éblouissants, quel texte pourrait être plus pertinent que celui-ci : Le vert/Passa la main/Sur l'épaule du jaune/Qui eut un frisson mauve.● YVAIN DUSSENEL

Jusqu'au 19 janvier, Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard, métro Anvers. Ouvert du lundi au vendredi de 11 h à 18 h, le samedi de 11 h à 19 h, le dimanche de 12 h à 18 h, 01 42 58 72 89, hallesaintpierre.org

MUSIQUE

LA QUINZAINE DU CONSERVATOIRE : LE CHANT DANS TOUS SES ÉTATS

Une douzaine de spectacles de musique, danse et théâtre animent l'arrondissement à l'initiative des élèves et enseignants du conservatoire.

Comme tous les mois de décembre depuis quatorze ans, le conservatoire Gustave Charpentier propose La QuinZAINE, une série de rendez-vous originaux permettant de retrouver enseignants et élèves de différentes disciplines, musique, danse et théâtre, dans des programmes croisés. Cette année, une thématique : la Nuit.

Les spectacles se déploient sur l'ensemble du 18e, aussi bien à l'hôpital Bretonneau qu'à la mairie, en passant par la Halle Pajol ou l'église Saint-Bernard et celle de la Rédemption. Ils sont gratuits et s'adressent à tous les publics.

Cette année on pourra découvrir des instruments, des genres, des œuvres et des formes nouveaux : un concert-promenade dans les locaux du conservatoire (7 décembre à 19 h) ; de l'opéra, avec la création le 17 décembre à la Halle Pajol de *Amahl et les visiteurs du soir*, une œuvre de Gian Carlo Menotti, qui mettra en scène, sous la houlette de Sophie Hervé, la scène populaire associée aux élèves de danse et au chœur d'adultes.

Au LMP, la musique symphonique sera représentée dans une création originale où s'affronteront deux équipes (samedi 14 décembre à 15 h 30) avec la complicité du duo Brady. Enfin le *Rocky Horror Picture Show* sera revisité en version jazz et dansée (18 décembre, 18 h 30). L'occasion pour tous ces amateurs de se produire sur scène, pour les enseignants de dévoiler leur facette de musicien professionnel et pour le public d'égayer son mois de décembre. ● DOMINIQUE BOUTEL

La QuinZAINE, du 4 au 19 décembre. Réservations : https://conservatoires.paris.fr/p/7053-la-quinzaine

THÉÂTRE

LA FIN DU DÉBUT : ÉVIDEMMENT

Si Michel Berger n'avait pas joué cette partie de tennis qui l'a terrassé le 2 août 1992, son voisin d'alors, le petit Solal, serait-il aujourd'hui sur scène au théâtre Lepic ?

Il est 21 h 06. Les derniers s'excusent, jouent des coudes et des genoux pour se frayer une place dans les rangs bondés. Sur fond de chants de cigales, Solal Bouloudnine les ignore. Dans un décor de chambre d'ado, il souffle, halète, s'échauffe, roule des épaules, raquette et balles de tennis imaginaires à la main, tenue blanche entièrement tâchée. Mais qu'a-t-il donc fait pour en arriver là ? Un regard vers nous. Le spectacle peut commencer. Ou plutôt se terminer. Attendez. On rembobine. Solal commence par la fin pour s'en débarrasser. Car les fins, il les a toujours détestées, depuis le jour où Michel Berger nous a quittés. On va tous mourir. Bien. Alors que faisons-nous du temps qui nous est imparti ? Solal en a une petite idée. À un rythme effréné, il nous expose comment le spectacle va se dérouler : le début raconte le milieu qui raconte le début qui raconte la fin.

L'amour est là

Les fans du chanteur saisiront le clin d'œil. Solal se donne éperdument et nous embarque dans les recoins de son enfance, les terreurs qui l'habitent, les êtres qui l'ont façonné : son père chirurgien gastro-entérologue, sa mère juive et aimante, son rabbin philosophe, ses premières amours, sa maîtresse, ses mentors et Michel bien sûr. Une succession de saynètes où le comédien incarne ces personnages avec humour, tendresse et sincérité. Car derrière la frénésie se cache l'angoisse éperdue de la finitude. La sienne mais surtout celle de ses proches. Un seul remède : jouer.

C'est joyeux, frénétique, cruel et loufoque. Scène hilarante : celle de la conseillère en fin de vie. Charge aux parents de choisir la date de mort de leur enfant. C'est terrible et à mourir de rire. Alors même si on connaît tous la fin depuis le début, que son milieu a des contours flous et que la fin est inévitable, ce morceau de vie est avec Solal une vraie partie de plaisir. ● SONIA IMBERT

La Fin du début, jusqu'au 30 décembre, les lundis et mardi à 21h, dimanche à 19h30 au théâtre Lepic 01 42 54 15 12 - www.theatrelepic.com



Marie Charbonnier

THÉÂTRE

ET POURTANT ELLE TOURNE !

Considérée aujourd'hui comme la première réalisatrice de fiction, Alice Guy a connu le succès en France et aux États-Unis avant de sombrer dans l'oubli.



Luca Lomazzi

Le spectacle débute sur un double constat d'échec : la rupture entre Alice et son mari Herbert Blaché et la faillite de sa société de production. Tout avait pourtant si bien commencé. Flashback : une jeune fille est en quête d'un emploi. On lui conseille d'apprendre la sténo et la dactylographie. Une formation qui l'amène à devenir la secrétaire de Léon Gaumont. À cette époque, c'est un industriel commercialisant des appareils d'optique et de photographie.

Doublement amoureuse

Au printemps 1895, les frères Lumière invitent Alice et son patron à découvrir leur dernière invention : le cinématographe. C'est une révélation. Comme Méliès, Alice Guy a une intuition : ce nouveau procédé sera un merveilleux support pour raconter des histoires. Comme *La Fée aux choux*. Des décors sommaires, des employés du studio s'improvisant acteurs, un bébé braillard. Et le tour est joué ! Gaumont ronchonne, craignant que Mademoiselle Guy néglige son service. Les ventes de cette saynète sans prétention auront raison de ses réticences.

En épousant Blaché, un « opérateur Gaumont », Alice s'exile aux États-Unis. Son mari est chargé de promouvoir le chronophone, un appareil qui synchronise enregistrement sonore et prises de vue. Là-bas, elle crée sa propre maison de production : la Solax. À la profession de cinéaste, elle ajoute donc les fonctions de productrice et de directrice de studio.

Caroline Rainette, metteuse en scène, a été fascinée par l'enthousiasme d'Alice Guy pour une entreprise balbutiante mais riche de promesses. Cette pionnière n'avait-elle pas déclaré : « *Le cinématographe était mon prince charmant.* » Un parcours qui a inspiré une pièce pédagogique sans être ennuyeuse, féministe sans être revancharde. Le cinéma est présent dans la scénographie. Sont projetées des images témoignant du travail de la cinéaste accompagnées de musiques d'époque. Caroline Rainette incarne Alice Guy avec une élégance enjouée. Ses deux partenaires se partagent les personnages masculins. Lennie Coindeaux passe en un clin d'œil de Blaché à l'opérateur Anatole. Jérémie Hamon endosse les rôles de Léon Gaumont et de Georges Méliès.

On sort de ce spectacle réjoui et revigoré. C'est un hymne à l'audace qui parlera aux filles d'aujourd'hui. ●

MONIQUE LOUBESKI

Alice Guy, Mademoiselle Cinéma jusqu'au 10 décembre, au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules (M° Lamarck-Caulaincourt), lundi et mardi, à 19 h ou à 21 h. www.funambule-montmartre.com

SCÈNE OUVERTE

QUAND LA POÉSIE S'INVITE AU MUSÉE

La cinquième édition des Instants poétiques investit cette année la Halle Saint-Pierre, sous la houlette de Romain Nouat et Julien Barret.

La scène de poésie du Chat noir se transporte cette année à la Halle Saint-Pierre. La cinquième édition des Instants poétiques, évènement jusqu'à présent hébergé à Mezzanine, le bar-restaurant des Trois Baudets, s'est vue quelque peu brusquement déprogrammée de la salle de spectacle parisienne.

« *Emile Goudeau avait déjà été viré d'un cabaret du Quartier latin à l'époque du premier Chat noir* », s'amuse Romain Nouat qui co-anime l'évènement. « *Ça doit être la croix des poètes, de se faire virer. Mais, comme le chat, on retombe toujours sur nos pattes. Et être accueillis à la Halle Saint-Pierre, c'est magnifique.* » Au côté de Romain, artisan de la renaissance du *Chat noir* (le journal), on retrouve Julien Barret, formateur et linguiste spécialisé en rhétorique, également critique de rap et de slam. Les deux compères reviendront sur l'histoire du cabaret historique du Chat noir, leur rencontre 130 ans après et la naissance de la nouvelle scène qui se réunit à Montmartre mais surtout, sous la forme d'une scène ouverte, ils accueilleront les plus fidèles poètes de ce rendez-vous régulier et ouvriront aussi un peu de cette scène à des auteurs plus novices. ●

SANDRA MIGNOT

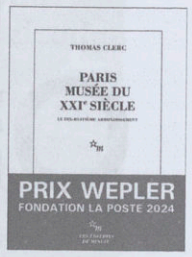
Instants poétiques, à la Halle Saint-Pierre, 2 rue Pierre Ronsard (M° Anvers), le 7 décembre à 15 heures, entrée libre mais réservation conseillée : 01 42 58 72 89

LITTÉRATURE

UN ÉCRIVAIN DANS LA VILLE



Mathieu Zazzo



Minutieusement, méthodiquement, curieusement, Thomas Clerc déambule dans les rues du 18e et le transforme en un récit à la précision cinématographique.

Thomas Clerc a quitté le 10e arrondissement pour s'installer dans le 18e, rue Marc Séguin précisément. Comme il l'avait fait pour le 10e, l'écrivain arpente ici toutes les artères de son nouvel arrondissement pour nous proposer le deuxième volume de sa série *Paris, musée du XXIe siècle*. Un quadrillage en règle qui ne laisse aucun recoin au hasard et dont on devine qu'il a pris bien des années à l'auteur.

Dans cet ouvrage récompensé par le prix Wepler 2024, le 11 novembre dernier, on croise les célébrités qui ont vécu ou ont donné leur nom aux rues, mais aussi tous les inconnus qui peuplent nos quartiers et animent son périple. On y lit des bribes de vie, des instants d'observation, des commentaires esthétiques et des sensations personnelles. On y rencontre les vivants comme les morts. On y côtoie le beau comme le laid.

Un présent assaisonné de passé frais

Conversations, anecdotes, morceaux d'histoire et saynètes du quotidien rythment le parcours de Thomas Clerc qui « *synthétise parfois quelques morceaux d'expérience et d'écriture, assaisonne le présent avec le passé frais* ».

L'arrondissement s'y déroule comme dans un film, on discerne gros plans et travellings avant, même si la méthode de l'auteur évoque aussi les démarches de Georges Perec ou d'André Breton.

Une bible inépuisable, divisée en trois chapitres : La Chapelle, Goutte d'Or, Grandes Carrières. On cherchera évidemment son propre quartier dans les quelque 615 pages de cet opus, que l'on peut ouvrir au hasard ou lire selon la chronologie. Avec un étonnement infini devant le souci du détail, la connaissance intime de notre voisinage et la découverte de rues qu'on ne connaît pas encore. ●

S.M.

Paris, musée du XXIe siècle - Le dix-huitième arrondissement, Thomas Clerc, aux Éditions de minuit, 624 pages, 25 €

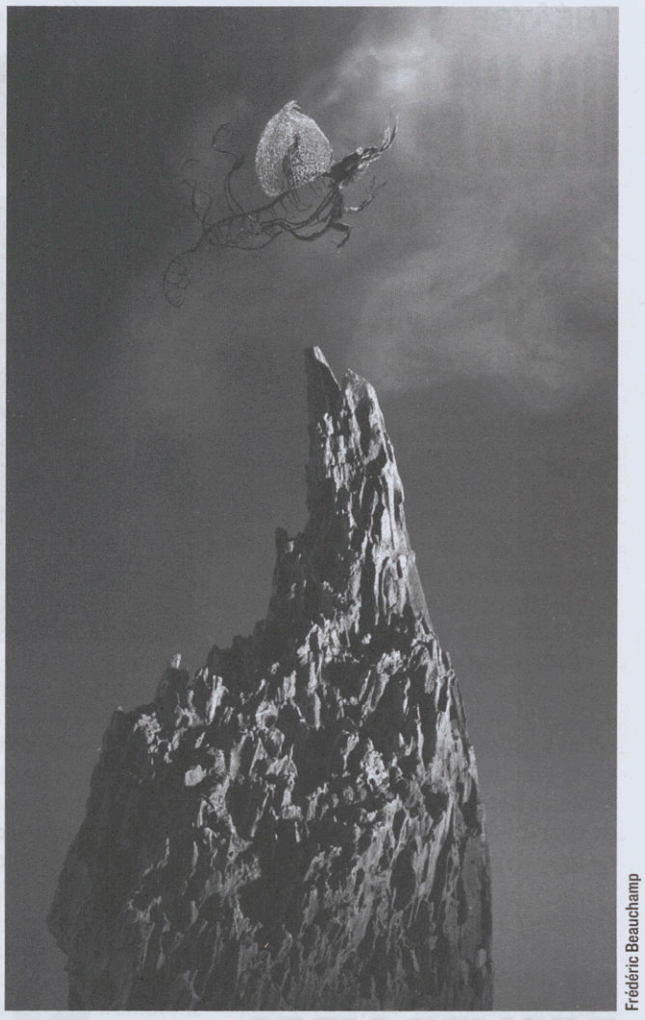
EXPO

HONNEUR AU SURRÉALISME

Pour fêter les cent ans du surréalisme (du moins, son manifeste), l'atelier Véron propose une double exposition.



Ci-dessus, détail de l'œuvre ci-contre « Le chat qui ne volait pas tout seul » (végétaux et lézard séchés, os, pierre, souche d'arbre). Boite en kraft et verre L: 21 cm – P: 15 cm – H: 42 cm



Frédéric Beauchamp

Dans le premier, c'est un feu d'artifice de lithographies, gravures, eaux-fortes, bronzes, céramiques... signés Ernst, Masson, Magritte, Dalí... On passe d'une œuvre à l'autre, et l'œil, sollicité de partout, ne sait plus où se poser, car tout est fascinant, notamment certaines lithos rares de Max Ernst — la suite en huit images de la *Chasse au snark*, ou une superbe eau-forte, *Les chiens ont soif !*, qu'on emporterait volontiers tout de suite sous le bras, pour continuer longtemps, longtemps, à l'avoir sous les yeux... Un Magritte énigmatique (pléonasme ?), *La bataille de l'Argonne*. L'ensemble des estampes conçues par Masson pour la *Saison en enfer* de Rimbaud, en somptueux technicolor. Et tant d'autres ...

A travers l'œilleton

À côté, le climat change, la lumière baisse, mais on est toujours dans le surréel, « Après le déluge », titre de l'expo déclinée en vingt-sept boîtes lumineuses percées d'un œilleton à l'intention du regardeur-voyeur. La délicatesse du travail de Frédéric Beauchamp, et aussi des matériaux (bois flottés, fruits secs, fragiles fleurs et feuilles séchées, ossements d'animaux, dont ceux, presque immatériels, de la musaraigne) est une sorte de miracle permanent. Et l'on reste suspendu aux scènes que contient chaque boîte, aux histoires qui se déroulent dans cette pénombre bleutée et mystérieuse. Allez rue Véron, poussez *« les portes d'ivoire »* comme le conseillait Nerval (un Montmartrois d'adoption !) et émerveillez-vous. ●

BÉATRICE DUNNER

Jusqu'au 6 janvier, Atelier Véron, 31 rue Véron, ouvert du lundi au samedi, du lundi au samedi, de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

Exposition de
Henri Landier



Espace Henri Landier
20 rue des Trois Frères 75018 Paris
Du 12 novembre au 24 décembre 2024
du mardi au dimanche 14h30-19h30
Contact : www.artlepic.org
Sabine Ermakoff Tel: 0687389236

EXPO

L'ÂGE D'OR DU CINÉMA ITALIEN

Le Louxor présente une sélection de photos de Marcello Mastroianni, dont on célèbre cette année le centenaire.

Avant d'aller se plonger dans l'une des salles du Louxor, il faut jeter plus qu'un coup d'œil à l'exposition de Rodrigo Pais, l'homme qui mit dans son viseur, dans les années 50-60, tout ce que la Cinecittà romaine comptait de stars ! C'est grâce aux échanges culturels franco-italiens (en particulier l'université de Bologne, la Mairie du 10e, mais aussi l'association Les Ateliers de Cribeau qui valorise les liens entre les deux pays) que se tient cette exposition. Sous le titre, « La Nostalgie de l'avenir », un titre inspiré des mémoires de l'acteur, le Louxor présente une sélection de photos de Marcello Mastroianni. Un charmeur ironique incarnant une palette illimitée de personnages et une icône emblématique d'une époque dont les photos révèlent une face plus grave, plus complexe. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Jusqu'au 20 décembre, 170 boulevard de Magenta (M° Barbès-Rochechouart).



Rodrigo Pais

THÉÂTRE

UN WEEK-END VRAIMENT IMPROVISÉ

Avec la compagnie Cadavres exquis, le théâtre d'improvisation s'installe au Funambule. Rires et surprises à la clé.


Jibé Chauvin

Forcément, on n'est pas habitué ! Quelques minutes avant le début de la représentation, les spectateurs sont invités à remplir une petite fiche avec quelques questions du style : « une tradition familiale », « un événement fort vécu avec votre père », « un secret que vous n'avez jamais osé raconter à vos parents », etc.

Ces éléments personnels (et anonymes) fournis par les spectateurs vont être les ingrédients de cette pièce et définir les caractéristiques de chacun des personnages. À partir de là se déploie pendant une bonne heure une histoire dont le scénario initial est d'une grande banalité : une fille emmène chez ses parents son petit ami pour une première rencontre lors d'un week-end. L'avantage de l'improvisation, c'est qu'on peut raconter le scénario qui s'est déroulé devant nos yeux car il ne se reproduira pas. Ce soir-là, la rencontre s'est vraiment mal passée.

Quand ça tourne mal

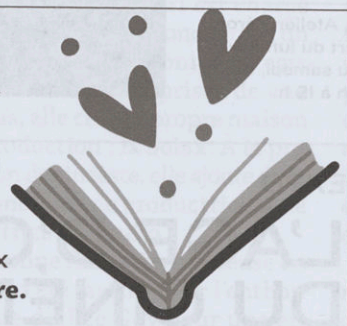
Le couple de parents est assez particulier, imposant des interdits ou des rituels ésotériques lors de tous les moments de la vie. La fille est finalement peu éprise de son chéri et comme la maman est... « fossoyeur » et adore creuser des trous, le beau-fils, considéré comme un « con » va connaître un sort très déplaisant...

On se délecte de voir quatre comédiens très aguerris (certains font partie de l'équipe de France d'improvisation) s'ajuster pour proposer une histoire faite de bric et de broc mais qui tient debout... et provoque beaucoup de rires. Pour la compagnie Cadavres exquis, l'improvisation permet d'aborder « *des sujets d'achoppements entre les générations comme la crise écologique, le débat sur le genre, la relation au travail et à la réussite, la place des femmes, etc.* »

Alors si vous souhaitez passer un bon moment de fantaisie et d'imprévus, ne traînez pas ! Il ne reste plus que trois dates en décembre pour vivre un drôle de week-end. ● NOËL BOUTTIER

Week-end, au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules (M° Lamarck-Caulaincourt). Le 4 décembre à 21 h, les 11 et 18 décembre à 19 h. Réservations : funambule-montmartre.com

LE COUP DE CŒUR DES LIBRAIRES



À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à vous proposer. Ce mois-ci, voici les idées cadeaux de **L'Attrape-cœurs** et du **Pied à terre.**

Erika de L'Attrape-cœurs conseille d'abord ***La Petite Bonne*** de Bérénice Pichat. Un formidable premier roman en huis-clos au rythme haletant qu'elle n'a pas lâché avant la dernière page. Puis ***Martyr !*** de Kaveh Akbar, l'histoire de Cyrus Shams, jeune Américain d'origine iranienne écartelé entre ses différentes identités, traînant sa carcasse en réfléchissant au sens de sa vie... ou de sa mort ? S'ensuit ***Amiante*** de Sébastien Dulude, premier roman québécois sur l'amitié et sur la puissance des émotions de l'enfance et de l'adolescence. Enfin, deux coups de cœur BD : ***La Brigade*** de Victor Hussenot, une épopée de plus de 300 pages qui nous embarque aux côtés du magicien Merlin dans une quête pour retrouver sa gloire passée et ***Le monde qui n'est pas*** de Frank Tashlin, une hilarante satire illustrée de la société de consommation en... 1950, déjà !

Thibault, Lucie et Julien du Pied à terre recommandent, eux ***Un désir démesuré d'amitié*** de Hélène Giannecchini. Un livre qui pose une multitude de questions : de quelle mémoire disposons-nous ? de quelles luttes hérite-t-on ? de quelles souffrances ? de quelle tendresse ? Ensuite, ils conseillent ***La Trilogie de Copenhague*** de Tove Divtlevsen, une première autobiographie féminine du genre parue dans les années 1960, dans laquelle l'autrice retrace sa prime enfance dans les quartiers déshérités de Copenhague et ***Bien-être*** de Nathan Hill, qui nous plonge dans le Chicago des années 1990 aux côtés d'Elizabeth et Jack, un couple en miroir des nôtres. Pour finir, ***Palais de verre*** de Mariette Navarro, qui donne vie à une employée de bureau se retrouvant enfermée sur le toit avant de glisser dans une douce folie. Enfin ***L'Enfance du monde*** de Michel Nieva. Dans ce dernier livre qui se déroule dans une Argentine subissant le changement climatique et l'ultralibéralisme, un jeune garçon au corps de moustique est harcelé par ses camarades de classe. ● DOMINIQUE DELPIROU

L'Attrape-cœurs, 42 avenue Junot, (M° Lamarck-Caulaincourt) ; BD et jeunesse, 4 place Constantin Pecqueur. Le Pied à terre, 9 rue Custine (M° Château Rouge.)

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LE LOCATAIRE DE ROMAN POLANSKI (1976)

Pour son retour en France, Roman Polanski choisit d'adapter un roman de Roland Topor : *Le Locataire chimérique*. L'histoire de Trelkovsky, un petit employé qui emménage dans un deux-pièces sur cour, duquel Simone, la précédente occupante, s'est défenestrée.

L'immeuble, « un vieil immeuble parisien décati », situé au 39 rue La Bruyère, a été reconstruit aux studios d'Épinay. Un miroir posé au sol donne l'illusion d'une hauteur doublée. L'œuvre de Pierre Guffroy, le décorateur attitré de Luis Buñuel. Polanski lui a commandé deux versions de l'appartement, l'une plus petite que l'autre. De quoi accentuer le malaise. *Le Locataire* est le dernier volet de la trilogie des appartements maudits démarrée à Londres avec *Répulsion*, continuée à New- York avec *Rosemary's Baby*. L'entrée dans les lieux marquant le début d'une descente aux enfers menant à la folie et à la mort. Trelkovsky rend visite à Simone à l'hôpital Bretonneau, où il y rencontre son amie Stella (Isabelle Adjani). Sortis de l'établissement par la rue Carpeaux, ils entrent dans un café nommé Le Sélect Bretonneau. Plus tard, à l'issue d'une soirée arrosée, Trelkovsky raccompagne Rufus au métro Abbesses. Sur un panneau on remarque une publicité pour la peinture LURE. Le dessin est de Topor, le calembour aussi sans doute. Stella vit près de la porte Saint-Martin et se promène près du trou des Halles.



Paramount a alloué un budget conséquent à cette production. Outre la création d'un décor hors de prix, cela a permis au cinéaste d'engager quelques vieilles gloires d'Hollywood (Shelley Winters, Melvyn Douglas). Le casting hétéroclite est complété par quelques solides second rôles (Bernard Fresson) et par des jeunots du Café de la gare et du Splendid. Tourné de novembre 75 à mars 76 pour être montré à Cannes, le film y a été étrillé par la critique, insensible à la virtuosité du duo Brach (scénariste) - Polanski, habile à distiller le malaise et l'angoisse. ● MONIQUE LOUBESKI

MUSIQUE

AU LAVOIR MODERNE PARISIEN, UN CLASSIQUE ACTUEL

Pour sa sixième édition, le festival La Semaine classique du Lavoir a atteint une belle vitesse de croisière, associant harmonieusement concerts et actions implantées dans le quartier.

Imaginer une programmation qui rapproche les publics d'un genre souvent encore considéré comme inaccessible, tel est le concept de La Semaine classique du Lavoir, festival de musique classique créé en 2018. Le lieu se prête à cet esprit. La chaleureuse salle du LMP accueille des artistes de réputation internationale, la pianiste Dana Ciorcalie, le violoncelliste Eric-Maria Couturier, la soprano Agathe Peyrat, aux côtés d'artistes plus émergents qui tous ont conçu des programmes originaux. Chansons, musiques de danse ou corporelle, siestes musicales bercées par la clarinette, création, musique des Balkans…

Mélange des genres

Le Ponton des arts, association organisatrice du festival, est une équipe engagée autour du duo Brady, les violoncellistes Michèle Pierre et Pierre Colomb, présents aussi bien en coulisse que sur scène. Ces deux artistes bousculent les frontières entre les genres et cet esprit se retrouve dans le festival : le hip hop y côtoie le lyrique, le jazz et le folklore flirtent avec le grand répertoire.

Cette année encore, les ateliers, proposés dans différents lieux partenaires, ont permis aux habitants de composer, de devenir chefs d'orchestre, de découvrir l'improvisation, de danser. Quant aux élèves du troisième cycle du conservatoire, ils ont participé à la création d'un concerto pour deux violoncelles, *Musique à jouer* d'Antonin Rey que l'on découvrira le 14 décembre entre 15 h et 16 h.

Un film ouvrira les trois jours, *Korpus*, qui s'intéresse au rapport de l'instrumentiste à son corps, de la douleur au plaisir. Il sera suivi d'une table ronde. Des moments surprenants, des musiques inhabituelles et un vrai plaisir à jouer ensemble et à partager. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Au Lavoir moderne parisien, du 12 au 15 décembre, 35 rue Léon, métro Château Rouge, 01 46 06 08 05, lavoirmoderneparisien.com

LITTÉRATURE

CANAILLE DE LA BUTTE

Pour son deuxième roman, Franck Chanloup s'attaque à la Butte et s'inspire de ses Loups. *La Reine des Apaches* plonge dans les bas fonds des gangs de rue.

Après sa fuite de l'orphelinat, la jeune Mathilde Latrouvé plonge dans le monde de la rue, sous la protection d'une vieille prostituée. On la retrouve plusieurs années plus tard en cheffe de la bande des Loups de la Butte. S'ensuit une vie de rapines, de malversations, de rixes sanglantes avec les bandes rivales. Les Apaches composent une famille autour d'une femme de trempe, intrépide et amoureuse de littérature.

Une langue truculente

Avec ce roman historique bien informé, on arpente la Butte à l'époque de la construction de la basilique du Sacré-Cœur. « *Une vieille légende familiale raconte que l'un de mes arrières grands-pères, un peintre, a traîné ses guêtres dans le quartier à la fin de sa vie*, justifie Franck Chanloup. *Bien sûr, ce n'est pas vérifiable, n'empêche que ce quartier m'a toujours trotté dans la tête.* » Cimetière Saint-Vincent, Lapin agile, boulevard de Clichy, bistroquets sordides, autant de lieux parcourus, avec quelques échappées dans d'autres quartiers parisiens comme la Cité du sang ou le quartier des abattoirs de La Villette.

La violence sévit sous toutes ses formes : viols, assassinats, bastonnades, emprisonnements, suicide… Mathilde et ses complices sont enfermés dans un groupe social marginal et méprisé. Et de règlements de comptes en guet-apens, la bande finit par se réduire.

La narration, entrecoupée de chansons, se développe en s'attardant successivement sur différents personnages. On entend parler de l'affaire Dreyfus, d'un artiste inconnu nommé Picasso qui dessine sur des cornets de papier. La langue est truculente, truffée de mots d'argot parfois daté.

Finalement, Mathilde et Alexandre, dopés au « sirop de la rue », finiront par abandonner Paris et partiront pour la Nouvelle-Calédonie (où Frank Chanloup vit). Une lueur d'espoir dans un tableau d'une grande noirceur ? ●

FANTAH TOURÉ

La Reine des Apaches, Franck Chanloup, aux éditions Au vent des îles, 2024

« Montmartre enchanté par le prisme d'une goutte de cristal » est un livre interactif de photographies accompagnées de chansons de la visite chantée « Montmartre enchanté » organisée depuis 2014 par la chanteuse soprano de Montmartre : chants sacrés, airs d'opéra, chansons internationales, chansons de la butte. Chaque page comporte un QR Code qui délivre la chanson ainsi qu'une affirmation positive et des méditations selon les sites. Une découverte unique, interactive et artistique de Montmartre.

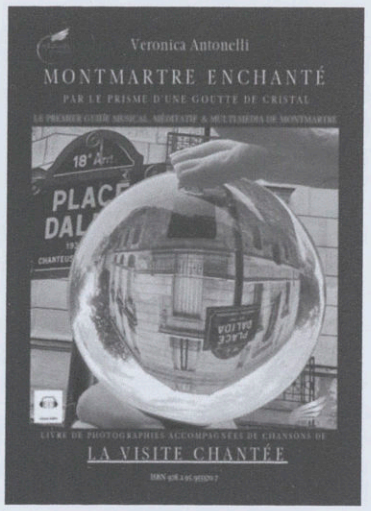
Format broché ou e-book sur Amazon - 14 euros
Site **www.veronicaantonelli.com**

UN LIVRE UNIQUE
PAR LA GUIDE-CHANTEUSE AILÉE DE MONTMARTRE

VERONICA ANTONELLI

« Montmartre enchanté par le prisme d'une goutte de cristal »





JEAN-BAPTISTE SÉCHERET
UN PEINTRE EN SON ATELIER

Sous son éternel bonnet de laine, l'œil bleu pétillant, le peintre Jean-Baptiste Sécheret, dont son galeriste dit de lui qu'il est un contemplatif, observe tout et voyage à travers ses toiles, sans quitter son cher 18e.

Quelle chance de franchir la grille de la cité Montmartre-aux-artistes au 189 rue Ordener, la plus grande cité d'artistes d'Europe ! C'est grâce au peintre Jean-Baptiste Sécheret, qui y est installé depuis 1987, que l'on découvre les lieux et pénètre, au détour des coursives, dans son atelier où se déploient de magnifiques paysages. C'est le hasard qui a conduit dans le 18e le jeune artiste, peintre et graveur, diplômé des Beaux-Arts et ancien résident de la Casa de Velázquez (l'équivalent à Madrid de la villa Médicis). À la recherche d'un atelier, Jean-Baptiste Sécheret fait sa demande à l'office des HLM qui gère le bâtiment, et un ami lui prête un atelier, en attendant. Finalement, en 1989, l'atelier du peintre japonais Takanori Oguiss se libère : sa veuve ne souhaite pas y vivre. Depuis, l'atelier d'Oguiss est plus ou moins resté en l'état, avec sa mezzanine, son escalier en bois, sa vieille cuisinière sur le point de rendre l'âme et son évier carré. « *En fait, j'ai passé quinze ans de ma vie devant ce carré, à rincer mes pinceaux ou à laver des pommes de terre* », sourit le peintre. Il faut dire qu'avant de s'installer dans un appartement à une rue de la cité des artistes, Jean-Baptiste a vécu dans ce même atelier avec sa famille.

Portraits accrochés aux murs, reproductions de tableaux de maîtres offerts par son professeur et voisin Pierre Faure, presse à gravure, tableaux grands formats rangés par taille, tables maculées de couleurs recouvertes de pots, de pinceaux, de pastels secs. L'espace est plein d'une effervescence artistique.



Thierry Nectoux

Peindre d'après nature

À 67 ans, Jean-Baptiste a donc vécu et travaillé la plus grande partie de sa vie dans cette partie de l'arrondissement, dans un rayon de 150 mètres. D'ailleurs, par la verrière, derrière le feuillage des arbres, sur le trajet de son appartement actuel à l'atelier, on aperçoit le restaurant Pradel, où il a ses habitudes depuis très longtemps. Une sorte de cantine où se retrouvent habitants du quartier et résidents de la cité des artistes. Le patron Coco le connaît bien, lui souhaite son anniversaire et dit de lui, lorsqu'on le lui demande, qu'il est fou : « *Mais heureusement qu'il y a encore des fous comme lui.* » S'il est très attaché au 18e, au point d'avoir fait partie de l'association qui a pétitionné pour le maintien du stade au bout de sa rue, l'arrondissement n'est pas vraiment son sujet, à la différence de nombreux artistes qui l'ont habité.

Outre les portraits et les natures mortes presque abstraites, Jean-Baptiste Sécheret a privilégié la peinture d'extérieur, « *peindre d'après nature* », s'intéressant aussi bien à la construction de la Tour de la Défense, qu'aux bords de mer à Trouville (sa région d'origine), à des hauts fourneaux ou aux gratte-ciel new-yorkais. « *Je pense qu'il aime les choses fracassantes, comme les édifices qui accrochent la lumière* », explique Mathilde Peskine, son épouse.

Ce qui frappe dans l'œuvre récente de Jean-Baptiste Sécheret, c'est l'absence d'êtres humains. « *Faux,* rétorque Mathilde en riant. *Il y a un motard de quelques millimètres sur le tableau du pont du Havre !* »

L'œil absolu

Toujours préoccupé par la matière, Jean-Baptiste Sécheret interroge ses maîtres, Courbet, Renoir ou Poussin. « *Je continue à copier. J'ai une histoire étrange avec* Diogène jetant son écuelle *de mon cher Poussin, que j'ai commencé à copier à l'échelle originale en 1987 au Louvre.* » Après de nombreuses péripéties, qui interrompent plusieurs fois son travail de copiste, l'artiste retourne au Louvre pour continuer d'interroger la toile par le pinceau : « *On découvre l'intimité de quelqu'un, sa sensibilité, ses humeurs. On finit par comprendre, au point de trembler parfois devant l'indécence de la découverte.* » Le pinceau révèle donc, patiemment. De quoi parle-t-on avec un peintre ? De peinture bien sûr, et pas seulement d'inspiration : on parle aussi technique.

> « J'ai passé quinze ans de ma vie devant cet évier carré, à rincer mes pinceaux ou à laver des pommes de terre. »

Dès que le froid s'installe dans cet atelier un peu vétuste, Jean-Baptiste s'emballe, au sens propre : c'est-à-dire qu'il s'enveloppe dans un papier bulle, ce qui fait sourire son voisin, le peintre et graveur Christos Karamisaris, rencontré à la terrasse de chez Pradel. « *On nous a offert de nouvelles verrières pour les ateliers et nous avons un peu moins froid, mais la teinte du verre est jaune* », explique Jean-Baptiste tout en ouvrant et refermant une fenêtre pour en faire la démonstration. *Quand ce désastre est arrivé, j'ai créé une association et fait signer tout le monde, mais on a perdu contre les HLM.* » Quel est donc ce drame ? Jean-Baptiste Sécheret s'explique : « *Peu d'artistes de la cité profitent de la verrière du nord, qui diffuse une lumière régulière. Les verrières du sud sont plus solaires, celles du nord, comme la mienne, ce sont des reflets : quand le ciel est bleu, la lumière est bleutée à l'intérieur de l'atelier ; quand la lumière est grise, c'est l'éclairage idéal, tout est blanc. Mais les nouveaux verres donnent l'impression d'une abbaye cistercienne. Quinze mètres carrés de jaune, qui donnent une lumière jaune : les couleurs ne sont pas pareilles.* » Le peintre a l'œil absolu, comme un musicien peut avoir l'oreille absolue. D'après lui, cela vient de son père, imprimeur, qui lui a appris les distinctions même minimes de la couleur.

À l'approche de l'hiver, l'artiste sort peu de son studio : il a peint de nouvelles toiles pour le prestigieux FAB Paris 2024, qui s'est tenu au Grand Palais du 22 au 27 novembre, en particulier une vue de New York, ville qu'il observe de loin et de haut, dans des séries toutes différentes. « *Refaire permet de mieux comprendre le sujet* », dit-il. Une façon d'étudier toutes les variations de la lumière. ●

DOMINIQUE BOUTEL